*« Ce sont les chiens du diable »*

Premier fragment

*Cette histoire émerge de la brume, d’un bruit, d’un bruissement dans les arbres.*

Allongé sur la pelouse je regarde le ciel bleu se refermer et se courber, se fermer et se recourber entre les feuilles. Ce ciel, qui pourrait exister n’importe où, est un ciel au Mexique.

Dans le jardin, les branches sont comme secouées de soleil, quelques oiseaux dialoguent une séduction invisible. Etrangement, rien ne semble précéder ce moment. Mon sens du monde tunnelle peut-être encore dans les airs.

Deuxième fragment

*Les personnages, rassemblés par un tournage, occupent une maison en bois, pleine de croix et de bibles ouvertes. Un chalet à flanc de volcan.*

*Il se trouve en compagnie d’un groupe de punks, quatre frères mexicas.*

Autour du feu, les quatre frères chuchotent en cercle, les yeux rivés sur les turbulences que font les flammes. Je m’assois auprès d’eux, en silence. Des flots continus de gens épuisés par le premier jour de tournage sonnent et circulent proches de nous.

Parfois le feu lance à nos pieds des étincelles rouge et brillantes en disant quelque chose qui sonne comme *tletl*. Quand une bûche tombe, s’effondre sur elle-même, dans son écorche creusée de failles, je peux voir des veines incandescentes. La porte s’ouvre, nous sortons pour partager des fumées.

19/01/2017 : JOUR 2 DE TOURNAGE

Acteurs : Diego / Victor / Ana / Marcus

Techniciens : Loretta / Assistant son / Rodriguo / Assistant Cam / Martin / Oscar / Jim / Ana Accessoires : Corde / Poissons / Faux sang / pierres pour table / 2 backpacks / Blowpipe Costumes : Gringo 1 / Gringo 2 / Hunter / Diego

6H30 Réveil

7H Départ

8H Ascension/ installation/ Explication

8H30/15H : Séquence 4 Plans : 1

15H/17H : Séquence 8 Plans : 6

17H30 Retour maison

Viennent : Dario et Rodriguo pour le lendemain.

Troisième fragment

*« Sueño ! »*

Les souffles sont épuisés par l’ascension, l’ensemble du groupe a fini par se distendre. Quand ils se retournent, Oscar, Jim et Martin ne voient plus le bout de la procession du tournage. De loin, seules quelques têtes émergent des graminées jaunes brossées par le vent.

Le *plateau* de tournage est installé sur la crête d’un col, un endroit sec et rocheux. En-dessous d’un décor d’ailes déployées d’oiseaux, peut-être d’aigles, de nuages qui coulissent et d’un soleil au zénith, on peut voir l’Iztaccihuatl, le Popocatepetl et d’autres volcans dont je ne connais pas le nom entourer l’interminable étalement urbain du DF, de la ville de l’Etat de Mexico pâlie par son smog.

Jim crie *Action !* et, soudain, les acteurs se mettent à grimper une pente. L’équipe du film suit en silence derrière la perche micro et la caméra numérique. Devant elle, Ana et Marcus interprètent un couple de gringos backpackers et Victor un chasseur aztèque. Il s’agit d’un plan séquence.

Des plaintes en castillan d’un vieil homme s’entendent au loin, le groupe atypique continue son avancée avant d’effectivement rencontrer un vieillard au sol, enchaîné par une corde à la montagne, des chapelets et des croix en bois autour du cou et des poignets, un moine épuisé, habillé d’une coule ou d’une cuculle, enfin d’une robe café surmontée d’un capuchon directement sortie d’une époque allant du Moyen Age à la fin de la Renaissance, *What the fuck ?!* a lâché le gringo, surpris, lui aussi, le moine se relève un peu, contemple un certain temps le couple pâle puis invective le chasseur comme s’il représentait le peuple aztèque tout entier, selon lui il les aurait tous délivrés, tous convertis, il aurait même brûlé leurs idoles diaboliques et de nombreux pêcheurs au passage, l’Aztèque commence à répondre, impassible, qu’il n’a rien à faire sur cette terre mais le moine s’est déjà retourné vers les gringos et les prend maintenant pour des anges venus le délivrer : *San Pedro ! Santa Maria ! Ayuda me !* dit-il en rampant jusqu’à eux, la fille le regarde avec pitié, le mec, lui, le repousse, dégoûté par l’odeur de sa soutane, et alors que le moine en est venu à s’accrocher aux jambes d’Ana, l’Aztèque dans le dos du dévot coupe furtivement sa corde, le moine, enfin délivré de son fardeau, baise les chaussures de randonnée d’Ana puis le sol avant de se lever pour aller fêter sa salvation devant le découpage lointain des montagnes et de la ville qu’il croit alors être, et il le crie, les portes du paradis, la caméra se retourne pendant que le moine continue de délirer hors-champ, révélant un saladier rempli de tomates qui est apparu devant le couple formé par les deux gringos, le chasseur aztèque les invite à manger, ils ne se laissent pas prier et mordent à pleine dent les tomates fraîches, plan sur le visage souriant de l’Aztèque, *vous aimez ça, hein*, dans les mains des gringos les tomates se sont transformés en carcasses de requins, leurs visages dégoulinent de sang, *qui es-tu ?* demande Ana à l’Aztèque, avant que celui-ci ne réponde, Marcus, en pleine panique, l’implore de le laisser, il dit qu’il n’a jamais pissé sur cette terre, qu’il n’est pas catholique, qu’il travaille chez google… l’Aztèque le saisit par le nez et le jette au sol, *et toi, qui es-tu ?* répond-il à Ana, laquelle, abasourdie par le goût du poisson ou par la violence soudaine de l’Aztèque bégaye *je suis une bouddhiste-anthropologiste*, l’Aztèque se marre et prononce cette phrase en nahuatl : namechtequitiliz chicahuac, zatepen hueliz matisqueh intla itech, je vais vous faire travailler dur, et après vous apprendrez quelque chose sur vous-même, CUT.

La scène ne fonctionne pas tout à fait. Les prises se répètent. Pendant plus d’une heure, on rejoue le même évènement. Au bout de la dixième prise, on commence à s’interroger sur ce qui bloque et le personnage d’Ana est rapidement mis en cause. Martin prend sa défense. C’est sa dernière ligne qui n’est pas au niveau, son personnage de bobo ayant tendance à osciller entre bien-pensance hypocrite et réelle tolérance, elle ne devrait pas formuler quelque chose d’aussi vide que *je suis une bouddhiste-anthropologiste*.

« Tu te retrouves devant une tomate bien fraîche alors que tu crèves de faim, tu la croques, mais après avoir commencé à mâcher tu te rends compte que tu manges en fait de la chair de requin. A quoi tu penses à ce moment ? »

« A rien ».

Ana et Jim discutent. Il supprime sa ligne de texte *je suis une bouddhiste-anthropologiste*.

Au fil des prises, Jim devient possédé par la séquence, j’ai l’impression qu’il fait tout pour communiquer aux acteurs une sorte d’état de transe, enfin il ne dit maintenant plus *action !* mais *energia*ou *sueño!* Alors qu’il continue les prises du plan séquence, j’observe de loin le déroulé répétitif :

Les participants au film se rassemblent d’abord en bas de la pente, ils se préparent en silence, les accessoires comme le bol de tomates et les trois squales dont l’exposition au soleil commence d’ailleurs à sérieusement corrompre le parfum, sont disposés hors-champ, le réalisateur se concentre, l’œil déjà porté vers l’action, ses concélébrants préparent les objets de cinéma, la perchiste perche sa perche, le chef opérateur nettoie l’objectif, les acteurs se recueillent ou psalmodient des vocalises, à un moment Victor prend même le tambour et entonne un chant nahuatl devant le volcan, et, enfin, après quelques mots précis, ce petit monde s’anime, la caméra suit le mouvement du groupe, des mouvements individuels ou des visages, les acteurs s’habitent de leurs rôles, les paroles du scénario sont récitées et d’autres sont parfois improvisées, et des mots obligatoires comme *coupé*, *moteur*, *action, energia* viennent entrecouper les prises.

Un chasseur aztèque, un couple de gringos, un moine abandonné… Cette foire de personnages se retrouve à pique-niquer en haut d’un volcan. A moins d’habiter dans un autre monde cela n’a rien de normal. Et pourtant, sur le plateau, mais à distance, c’est tout à fait réel. Il y a que tous, ici, se prennent au jeu, parce que cela a un sens, parce qu’on s’affaire à concrétiser un rêve collectif. Ce rêve a pour titre *Los Cristos*. Comme tout rêve lui n’a pas de but et n’obéit qu’à sa possibilité d’exister.

20/01/2017 : JOUR 3 DE TOURNAGE

Acteurs : Victor/Ana/Marcus

Techniciens : Loretta/ Assistant son / Rodriguo / Assistant Cam / Martin / Oscar / Jim / Ana / Rodriguo Hernandez

Accessoires : Scorpion / Iphone brisé /2 iphones / 2 backpacks / blowpipe / Fleur

Costumes : Gringo 1 / Gringo 2 / Hunter

6H30 Réveil

7H15 Départ

8H Ascension/ installation/ Explication

9H/16H : Séquence 3

Plans : 1;2;4;5;6;9;8;10;7 ;Bonus ; 3 ; 11

16H/17H: Séquence 8

Plans : 8

17H30 Retour maison

Quatrième fragment

*Journal de Jim, 20 janvier 2018*

Je m'attarde maintenant sur le troisième jour de tournage, car il fut le théâtre de bien étranges phénomènes, qui pourraient presque remettre en question ma conception de la logique ainsi que ma vision de l'individu et des forces physiques qui nous entourent.

On avait commis un sacrilège sur la montagne. Le corps du christ sur la croix avait été paré d'un masque du diable. C'était le dernier plan du jour, et l'un des derniers plans du film. Le soleil commençait à descendre dangereusement, et bientôt, les creux de la montagne teintés de rouge ne seraient plus que de lointaines ondulations imperceptibles, recouvrant par-ci par-là le ciel et ses étoiles.

C'est dans un état de fatigue post-travail que nous nous retrouvions à la voiture, impatients de nous réchauffer les mains, crispées sur les souffleuses à air. La voiture ne démarrait pas. Durant trente minutes, je vis Oscar répéter sans cesse le geste de tourner la clé dans le volant. Je voyais son visage, rougi par le soleil, se crisper mille fois et révéler les rides craquelées de blanc qui entourait ses yeux. Le froid commençait à nous prendre, et on sentait à l'arrière de la voiture les techniciens relativement impatients de partir. Oscar et Ana trouvèrent finalement quelqu'un pour donner un coup de jus à la machine. Elle redémarrait aussi sec. Et après une heure d'attente, nous pouvions partir.

Il était tout juste temps pour nous de quitter la première partie de la montagne : une route de terre qui menait à une route d'asphalte (celle qui va du Paso de Cortez aux premières collines de l'Iztaccihuatl). La radio se mit alors à diffuser une musique infernale, déconstruite, « dé-cohérente ». Et le haut de nos têtes tapait régulièrement contre le plafond. Le ciel sembla s'épaissir d'un coup et une odeur de brûlé envahit le véhicule. Un pick-up rencontré en chemin s’arrêta en toute trombe devant la fenêtre d'Oscar : *« Hay un incendio ! ».* Deux options s'offraient alors à nous : revenir où nous étions bloqués, ou traverser le feu... Nous traversions le feu. L'image était terrifiante. Les flammes semblaient former des cercles retombant sur eux-mêmes, enfermant les arbres dans des spirales dont ils ne pouvaient s'échapper. Il n'y avait plus de ciel, il n'y avait plus que le four. Le feu s'étendait sur plusieurs dizaines de mètres.

Le feu traversé, nous arrivions à la route d'asphalte. Je ne peux pas dire si à ce moment nous étions heureux, mais une forte excitation était toujours palpable, et nous parlions beaucoup. Cependant, l'interminable longueur de la descente ne tarda pas à nous calmer. Certains s'endormirent, alors que la route semblait encore s'étendre à l'infini.

Soudain, nous dûmes arrêter la voiture en pleine voie. La route était bloquée. Des lumières de police étaient visibles au loin. Des gens couraient droit devant nous tandis que d'autres revenaient en silence dans notre direction, bras-dessus bras-dessous. Accompagné d'Ana et de Victor, Oscar décida d'aller voir la source de l'agitation. Les techniciens, eux, refusèrent de sortir. Ils étaient inquiets d'une attaque de cartel. Je me souviens avoir entendu Rodrigo dire : *« Nous ne savons rien des conflits locaux ici… mieux vaut ne pas nous séparer »*. Martin, impatient, ne tarda pas sortir de la voiture, lui aussi attiré par l'évènement.

J'attendais longtemps à l’extérieur, en compagnie de Marc et d'Ana-Teresa. Puis, nous vîmes nos quatre amis revenir le visage blême. Oscar et Victor étaient allés au plus près : c'était un accident de voiture, un jeune homme en moto était rentré de plein fouet dans un camion, il y avait des traces de sang tout le long de la route. La famille présente hurlait après le cadavre inanimé, le suppliant de revenir à la vie. Victor nous dit : *« Ce soir, le vent vient du nord*».

Oscar retourna immobile au volant, le regard perplexe. Les techniciens ne réalisaient probablement pas ce qu'avaient vu nos amis et continuaient de rire et de jouer avec la lumière de leurs iPhones, comme s'il s'agissait de stroboscopes. Plus tard, Oscar me dira : *«  Je n'avais jamais réalisé que le rire pouvait être aussi violent. »*

Après plusieurs accolades et maintes manœuvres compliquées avec la voiture, nous parvînmes à reprendre la route via une dérivation. Sur le chemin, nous croisions le cadavre d'un chien, le corps sectionné au niveau de l'abdomen. D'autres racontent avoir vu, face à nous, une moto disparaître comme une image fantôme de l'accident. Ne l'ayant pas vu de mes propres yeux, je ne peux affirmer la véracité de cet épisode, mais je n'ai aucun doute dans la foi qu'y portaient mes amis. Pour ma part, la dernière image que je me rappelle avoir vue ce jour-là, fut celle d'un énorme camion qui, comme une tortue endolorie par le poids de sa carapace, éprouvait une difficulté organique à faire un tour sur lui-même.

Nous arrivâmes au Chalet d'Amecameca avec trois heures de retard. Les trois autres frères Sandoval-Garcia, Adrian, Beto et Marco nous accueillirent chaleureusement. Au courant de ce que nous avions vu, ils nous invitèrent à célébrer la vie, nous partagions le *Pozolé* et les *Enchiladas Verdes* du chef Alfredo et passions la nuit à boire, fumer et chanter des chansons.

Quatrième fragment, alter

*La descente des gringos – Oscar*

On descendit la montagne avec le christ masqué. Dans le parking le soleil s’était presque couché. Comme un monstre gélatineux des abysses, La Ciudad faisait voir des nœuds blancs de lumière à travers la brume. En marchant dans les nuages de poussière qui séparaient nos ombres de l’air, nous réalisions déjà que le moment qui approchait – la voiture, le parking vide, la longue et sombre descente – ne serait pas fait de la même étoffe que les autres descentes.

On déposa le christ dans le coffre par-dessus le matos. Il regardait de la vitre arrière une lune fine et les ténèbres où se fondait l’Iztaccihuatl, la femme blanche, le volcan. Quand la voiture ne démarra pas, un mélange étrange de crainte et de soulagement remplit le van.

- La montaña nos quiere guardar, dit Victor.

On va geler, je pensais. Même si nos portables captaient du réseau et qu’on nous répondît si tard, aucun mécanicien n’irait conduire une heure et demie sur une route cahoteuse pour sauver une bande imprudente de jeunes Mexicains et quelques gringos. Et, pourtant, si nous avions peur, c’était en tant que spectateurs d’un destin que nous savions déjà fixé, comme si le film que l’on avait tourné toute la journée avait franchi la lentille de l’objectif et précédait notre avancée dans le temps.

Ana trouva un pick-up blanc et des câbles de démarrage. Ensemble, leurs propriétaires nous connectèrent et après trois essais le moteur s’enclencha. On cria à l’intérieur du van et on se lança aussitôt sur la pâleur de la poussière et du sable. Dans le rétro je voyais la silhouette de l’équipe tracée par la lueur rouge des feux arrière, et le christ masqué qui tremblait. On pourrait se choper un pneu crevé, ou un trou dans le réservoir. Je pourrais m’endormir au volant et laisser basculer la voiture dans le néant. Les cailloux croissaient et la poussière rampait par la ventilation pour nous brûler les yeux. Le monde s’achevait derrière la première rangée de brousse sèche. On pourrait glisser de la cendre jusque dans l’obscurité de la toundra. Ernesto en avait marre de bouffer du pain. Le volcan pourrait entrer en éruption. Merde. On s’était foutus de nous-mêmes et de quelques dieux fainéants, et maintenant on rentrait pour faire festin.

Une nouvelle paire de phares enveloppa la courbe de nuit devant nous. Une camionnette apparut et se tracta jusqu’à notre niveau. Le conducteur s’arrêta et baissa sa fenêtre :

- Hay un incendio en la montaña.

- Se puede pasar?

- Ten cuidado, dit le conducteur avant de redémarrer.  
*La montaña nos quiere guardar.*

*-* Il a dit quoi, demanda Marcus.

- Il y a un incendie, répondit Ana Teresa.

- Quoi ?! On est bloqués ?

- À voir. On ne peut pas faire demi-tour.

La Mujer Blanca se moquait de nous. L’enfer était prêt à surgir derrière chaque virage. On continua la descente en silence. La route qui s’effondrait devant nous devint méconnaissable et un monde blanc se craquelait dans le cadre du pare-brise. Je me rappelle que le van était immobile et la montagne en mouvement.

On respira avant de la voir une fumée qui sentait comme un chaudron vide ou comme une ville inerte sous les sirènes de pompier. Elle s’infiltrait dans l’intérieur sourd de la voiture alors que la montagne grandissait dans une brume orange. Et puis, le long d’un virage, c’était là, le flamboiement, des flammes profondes, profondes et fières comme des orchidées embrasées et des oiseaux en piqués, des flammes qui traçaient des rideaux de lumière des deux côtés de la route, qui se gavaient de la peau du volcan et la donnaient en offrande au ciel noir.

- C’est un incendie contrôlé, dit Ernesto.

- On traverse l’enfer, dit Jim.

Et puis on en sortit, et tout reprit son apparence habituelle. Encore une fois, nous avons crié. On frappait sur les sièges et on aboyait vers les étoiles. Les flammes avaient infecté nos pensées. Dans quel monde étions-nous à présent ? Qui étions-nous lors de la dernière descente? Enfin, je reconnus un arbre. C’était là où Victor nous avait parlé du nom que l’on te donne à ton premier *hicuri*, cérémonie du peyote. Il partagea ensuite l’expérience de la *visión*: quand un jeune Mexica part quatre jours et quatre nuits dans les montagnes. Autour d’un arbre, il trace un cercle dont il ne pourra plus sortir ; il attend sans eau ni nourriture que les animaux, les visions et les esprits viennent à lui. Le premier jour est dédié au Quetzacoatl. Le second aux Mujeres Guerreras, aux femmes mortes en couche. Le troisième est le jour des morts. Et le quatrième va au ciel.

Le chemin de terre se divisa et se rejoignit à nouveau. J’imaginai le *moi* d’une autre descente, celui qui avait écouté les enseignements de Victor, conduire à côté de nous. Et tous les autres moi qui avaient monté et descendu ce chemin, tous s’effondraient dans ce moment. Ces nuits sont-elles tout aussi réelles maintenant qu’elles l’étaient auparavant ? Sommes-nous toujours en train de descendre ? Quand on emprunte de nouveau un chemin, est-ce qu’on se rencontre, est-ce qu’on se percute avec nous-mêmes ? Ces moi sont-ils encore nous ? Sommes-nous confinés au moment présent, enfermés dans notre présent particulier, ou sommes-nous toutes les particules dans le flot qui traverse les espaces que couvrent nos vies, et au-delà ? Si le temps est non-linéaire avant qu’on le rende ainsi, tous les moments sont-ils éternels ? Et si c’est le cas, peut-on choisir quel sera le prochain moment à passer ? A-t-on autorité sur les chemins qui sont tracés, et sur leurs fins à venir ?

On conduisait depuis plus d’une heure. Le chemin de terre laissa finalement place à une route pavée qui serpentait à travers une forêt épaisse au pied de la montagne. Bientôt on arriverait aux champs de maïs où les fermiers avaient érigé des pyramides avec les tiges sèches. Mais aussitôt sortis de la forêt, on tomba sur un obstacle. Au moins dix voitures étaient arrêtées sur la même voie, dans l’obscurité. Selon moi, c’était la seule route pour rentrer. Selon les techniciens on devait rester en place et attendre que ça passe. Ana avait envie d’aller voir :

- Quizas podemos hacer algo.

- Que puedes hacer tu ? répondit Loretta

- Que se yo? Llamar a alguien, o ver cuánto tiempo va a durar.

- Yo voy contigo, dis-je, avant de sortir du van.

Victor et Martin nous rejoignirent. Nous marchions tous les quatre à côté des voitures arrêtées, certaines vides, vers un halo blanc, sachant que la nuit nous précédait encore. Des saccades d’ombres s’étiraient sur l’asphalte. Des personnes couraient en silence à travers la lumière des phares. Nous approchions une foule de silhouettes. La lumière blanche semblait émaner de son centre, rayonnant comme à travers un nuage. Nous étions tous des ombres. Entre les corps je vis un ruisselet de sang scintiller, immobile, comme un autocollant sur la chaussée. La ligne rouge menait, entre les jambes obscures, à la tête d’un homme.

Son immobilité était si intense qu’elle irradiait, qu’elle déchirait sa forme hors du bitume comme un trou dans une toile. Notre batterie avait claqué et on avait traversé un incendie contrôlé. Pendant notre descente, un jeune homme avait trouvé sa fin sur une sombre route de campagne.

Victor se tourna vers moi :

- No se puede hacer nada.

Il mit une pincée de tabac dans ma main et me montra comment le répandre sur le sol.

- Lo único que podemos hacer es pedirle buen viaje… Sabes que cuando se muere un Mexica, se tiene que matar a su perro para que lo acompaña.

À cinq minutes de l’accident on croisa un chien mort. Mais il nous était impossible d’accuser à nouveau la nuit ou la montagne pour cette dernière rencontre : on avait vu la mort. Comment continuer à délirer pour notre propre satisfaction? On s’était provoqués, on s’était frénétiquement agités pour une violation mineure, pour ce ridicule christ masqué, et on avait laissé nos esprits tendre des cordes spectaculaires autour de nous. Quel égocentrisme éhonté ! Comme si le monde s’était mis en scène pour nous. La batterie s’était vidée parce que j’avais laissé un chargeur branché toute la journée. Les gardes forestiers avaient consciemment brûlé la toundra. Il n’y avait aucune raison de sortir de la voiture et d’observer l’accident. On était des étrangers éclaboussant le monde de nos gargarismes, trippant sur l’élixir indulgent de l’exotisme. Bienvenue dans la descente des gringos.

A l’extérieur de la maison, on raconta nos expériences aux frères de Victor, espérant qu’ils en partagent la gravité. Mais Marco, le plus âgé, nous souriait :

- Claro que vieron la muerte. Es el tercer día.

Quatrième fragment, alter

*« Je me demande si c’est nous qui soufflons sur des forces invisibles »*

L’électricité a quitté les batteries

De la cage d’acier

Le mouvement est ranimé

Le circuit s’enflamme

Ses rives brûlent et cendrent la voie

Virages entre les pins endormis

Les voitures sont arrêtées sur la route

on sort, on court à l’avant

vers un creux du temps

La moto est dans le champ

le sang sur l’asphalte

on prononce un nom qui n’a plus de corps

pas de larmes

Cette route est barrée par la mort

La flèche de métal va au sud

La flèche de métal affronte la terre

Les rires font violence

Dans les champs les bottes d’épis sont comme des stèles ou des tipis

au milieu de la route découpée un chien écrasé,

à demi-arraché

Une moto sans feu disparaît soudain dans l’obscurité de la ligne

Le monde semble tourmenté, pris dans des soubresauts qui brûlent, éteignent et tuent.

Il voit le regard obstiné d’Oscar, la frontière immédiate des portières, de son voisin de siège et du pare-brise, pendant qu’au-delà de la voiture l’asphalte et les rangs d’arbres défilent et déroulent dans le large rectangle de clarté percé par les phares. Les images marquantes tournoient dans les têtes. La moto qui les double, la vision de son conducteur sans casque et les deux qui disparaissent dans l’obscurité, cette scène il la tourne et la retourne dans sa mémoire tant et si bien qu’à la fin elle devient comme le souvenir d’un plan mystérieux et nébuleux d’un film de Lynch. Il sort en trombe de l’auto. A l’intérieur du chalet, les frères mexicas regardent calmement des vidéos sur un écran. Excité, il leur fait part des évènements. Ils écoutent avec un grave amusement, muets jusqu’à la fin de l’histoire, avant de conclure : *Bueno,* *hoy es un buen dia para mourir ! [[1]](#footnote-1)*

Martin ressent une fatigue mais sa chambre est occupée par les techniciens. Il commence à s’assoupir sur un fauteuil. Alors qu’il somnole, Ana d’une voix naturelle lui propose d’aller dans son lit. Elle veut que je la rejoigne, il pense un instant. Il la confond encore avec l’autre Ana, Ana Banana.

A son réveil, il y a de la tequila dans les verres, l’intérieur de la maison est follement animé. On lui rappelle que c’est son anniversaire et qu’il faut faire en sorte de fêter ça. Martin trouve que ça n’est qu’un jour sur un calendrier mais, bon, faire la fête n’est jamais une mauvaise idée.

Un cousin mexica cuisine des enchiladas verdes. Leur disparition est vorace. La table change rapidement d’une plateforme de repas en un autel de fête. Seuls les techniciens manquent à l’appel. On commence à mettre de la musique. Les Mexicas jouent, Oscar chante du blues, Ana une comptine brésilienne. Chacun danse ou chante quand l’un d’entre nous mène le jam à la guitare.

On est pris dans une sorte d’ivresse collective. Rien ne semble rompre le cordon qui nous soude. Ca ressemble plus à une fête communautaire qu’à une soirée de tournage. Jim dit au moment où la guitare lui revient un éloge du marron. Puis, là, surgissant de nulle part, Oscar met le masque du diable, monte sur la table et imite un gorille. Il venait bravement de passer deux heures à recopier à la main des codex aztèques.

A un moment la communauté commence à se défaire. Sans que cela soit clairement observé, tout le monde ou presque est parti se coucher.

Dehors, Victor et Martin sont les derniers debout, ivres. La nuit, sous un cosmos d’étoiles, pourrait se confondre avec le silence. Ils partagent quelque chose d’assoiffé.

- Tu dis comment feu en nahuatl ? lui demande Martin.

- Le feu ? on dit *tletl.*

- Tletl…

Victor explique : « tu vois, les mots nahuatls viennent des bruits de la nature. Par exemple, *alt c’est* le clapotement de l’eau, *tletl* le crépitement du feu. *Tletl, tletl, tletl*. En fait, le nahuatl est une langue harmonieuse et c’est pour ça que la nature aime le nahuatl. Comme la nature est complexe, les mots sont aussi capables de se combiner pour former de nouvelles images. Par exemple, *Ometeotl*, double-énergie, c’est la dualité du monde, de toutes les choses qui le composent ; *tepoztototl*, l’avion, vient d’oiseau-lame.

*Et voiture ?* demande Martin.

Voiture je sais pas, j’imagine que ça pourrait être flèche de métal, comme elles ne vont que dans un sens.

Dans la représentation nahuatl, le monde se divise en sept points, sept domaines. Il n’y a pas de hiérarchie particulière entre eux, tous sont nécessaires. Le sixième est au nord, là où résident les morts ; le septième, le cœur, et au centre du monde. Le lieu des morts n’est pas un ailleurs, un territoire lointain et dissocié du reste, du monde des vivants. Les morts se logent au nord de soi, c’est-à-dire dans le crâne, dans la mémoire.

Les sept domaines se parcourent de manière successive. Géométriquement ce trajet se représente par une spirale. Elle décrit le mouvement profond du monde, quelque chose datant de l’origine du cosmos qui anime tout ce qui nous entoure. On appelle ça *huehueteotl*, le feu, l’énergie-ancienne.»

*La nuit finit par faire régner le silence*.

**

*Victor Hugo*

21/01/2017 : JOUR 4 DE TOURNAGE

Acteurs : Diego / Marco / Marcus / Adrian / Beto

Techniciens : Loretta / Assistant son / Rodriguo / Assistant Cam / Martin / Oscar / Jim / Ana

Accessoires : Feu / Blowpipe / Cross / Rope for the hand / Knife / Codex

Costumes : Hunter / Diego / Natives

6H30 Réveil

7H15 Départ

8H Ascension / Installation/ Explication

9H/11H : Séquence 1 Plans : 3 (Urine Diego)

11H/17H : Séquence 2 Plans : 8;1;2;7;4;5;6;3

Séquence 8 (Suite)

Plans : 3;4

Cinquième Fragment

*Pendant qu’un premier convoi est parti tourner des plans sur le volcan, Ana, Ana Teresa, Victor, Marcus et Martin attendent qu’Oscar revienne les chercher dans cet endroit que l’on appelle le Paso de Cortes, une plaine au milieu de la brousse où se termine le chemin qu’hier, excités par les flammes, ils avaient pris pour l’enfer. C’est aussi là que stationnent les voitures qui ne peuvent continuer à monter. Au centre de l’espace de stationnement, entouré par une dizaine de berlines, s’élève un bloc en béton, un monolithe de deux-mètres de haut. Sur une de ces faces, un bas-relief en bronze montre une troupe de fantassins marchant en rang. Leurs lances sont dressées. L’homme à cheval qui les mène n’est autre que le conquistador ayant dirigé l’asservissement, le renversement puis l’annihilation de l’empire Aztèque pour le compte de la couronne d’Espagne. Ce serait là, à 3600 mètres d’altitude, qu’Hernan Cortes aurait envoyé des hommes en reconnaissance de Mexico-Tenochtitlan, cité suprême de l’empire Aztèque.*

*Ils se sont allongés en cercle sur l’herbe au bord du parking. Une végétation rare et sauvage jaunit les kilomètres qui les séparent des pentes du Popocatépetl et du relief monumental qu’il entaille dans le ciel.*

- Alors je montre ma gratitude, poursuit Victor. Quand je sors de ma maison je montre ma gratitude. Quand je monte ma moto je montre aussi ma gratitude. Parce qu’il m’est arrivé de tomber. Et j’ai vu des camarades qui… comme hier… qui étaient à moto et… enfin, c’est compliqué. Au final ça dépend ce que chacun veut faire. On a la capacité de créer et de détruire. Tout dépend ce qu’on en fait.

- Tu crois que les gens sont mauvais, naissent mauvais, ou le deviennent ? demande Ana, Ana Banana.

- Les deux, il y en a qui naissent comme ça, c’est inné chez eux, et il y en a qui le deviennent. Moi, quand j’étais petit, j’étais très noble, j’étais généreux et naïf. J’ai grandi comme ça. Et comme j’étais noble les gens abusaient de moi, à l’école primaire et jusqu’à mes copines au collège. On m’a fait des crasses. Et j’ai commencé à changer, je suis devenu différent. C’était moi le connard à présent. Je me bourrais la gueule, j’exploitais les choses. Donc, je pense que, oui, il y a des gens qui naissent comme ça et il y en a d’autres qui le deviennent. Au final, cette décision revient à chacun.

- Ce sont des étapes aussi, non ? demande Ana.

- Voilà, dit Victor, chaque version de toi à un certain endroit, dans une certaine situation, forme une étape. Il y a des gens qui restent bloqués dans ces étapes et d’autres qui s’améliorent ou qui empirent. Imagine-toi. Si je n’avais rien fait, je serais resté le même. Je ne serais pas ici avec vous. J’ai dû en finir avec mon passé. Pour ça je vous dis que c’est parfois très important de…

- Tu devais peut-être vivre tout ça, lui dis-je.

- Je devais passer par ça pour apprendre et pouvoir continuer à aller de l’avant, oui. Ça aussi ça te fait grandir. Ça m’a beaucoup fait grandir. Je veux dire, ce n’est pas agréable de souffrir autant. Mais, au final, je crois que c’est ce qui t’enseigne le plus. La douleur est ce qui t’enseigne le plus. C’est le meilleur maître.

- La douleur te renforce, confirme Ana.

- Oui. La souffrance ne nous plait pas mais c’est aussi ce qui fait notre caractère.

- Mais, dis-je, il faut l’abolir, la douleur, la souffrance, c’est mieux de la faire disparaitre.

- Dans le mexicayotl, raconte Victor, nous avons quelque chose qui s’appelle la danse du soleil. C’est une danse où nous offrons la chair et le sang : on se débarrasse de morceaux de peau. On fait ça pour être conscients que nous sommes en vie. Mais on le fait pas dans le but de s’arracher de la peau, on le fait avec une intention. Avant je me bourrais la gueule pour me bourrer la gueule, pour être un connard, pour foutre la merde. Maintenant je bois pour bavarder, pour fêter ton anniversaire, pour connaître les gens. C’est différent maintenant, et je me sens bien. D’ailleurs, là, je ne me sens pas mal, alors que je pourrais avoir une sacrée gueule de bois. Non, je me sens frais. Et toi, Marcus ?

- Je ne suis pas… hangover, baragouine Marcus.

- Et ça c’est parce que c’était une belle soirée, reprend Victor, on s’est bien amusés. En vérité, c’était très harmonieux. On a bien chanté, chacun a fait sortir l’artiste en soi. Toi aussi, Mademoiselle Tristesse tu as chanté, non ?

- Toi aussi, what ? demande Marcus à Ana-Teresa.

- Ah, lui a aussi a chanté !

- On faisait comme un ensemble, je dis.

- Oui, confirme Victor, on est tous redevenus égaux. Enfin, il n’y avait pas de différence entre toi, qui est de France, elle du Brésil, lui des Etats-Unis, nous du Mexique, de Nezahualcoyotl, il n’y avait plus tout ça. A ce moment, c’était comme si on avait tous grandi ensemble. Moi, dit-il, avec le respect que vous méritez tous, je me suis senti très heureux d’être là.

- Moi aussi, dit Ana.

- Moi aussi, répète Ana-Teresa.

- J’étais très content. Je me sens vraiment bien. Et honnêtement, j’aimerais que ça ne finisse pas.

- J’ai pas non plus envie que ça se termine, dit Ana.

- On devrait rester un jour de plus dans la maison, suggère Ana-Teresa. Oui parce qu’aujourd’hui ça serait la nuit parfaite. Personne ne doit travailler demain. Comme ça, on aurait le temps de se détendre.

- Moi, dit Victor, à six heures du matin, je dois être là-bas pour bosser.

- Sérieux ?

- Et Cipatli aussi, je l’emmène au boulot.

- Il se sent bien ici, non ? je demande.

- Lui aussi, il est très heureux. Regarde-le. C’est que, là où je travaille, je dois le tenir en laisse. Les voitures qui passent dans la rue peuvent l’écraser, peuvent le tuer. Il est encore tout petit, il est en apprentissage. Il commence à peine à apprendre. Bon, enfin, après avoir dit tout ça, on en arrive à la conclusion que l’on est ici, sur terre, pour profiter de la vie. On est en vie et ce qu’il faut faire c’est profiter de sa vie. Toujours en respectant les gens. Si tu respectes les autres tu peux faire ce que tu veux. Tu peux même te mettre à poil et montrer tes fesses. Tant que tu ne blesses pas les autres, il n’y a pas de soucis.

- En fait, j’ajoute, certains disent que si t’en finis avec la souffrance, si tu arrêtes de souffrir et que tu continues quand même à vivre, tu peux vivre comme si tu es dans un rêve, comme si tu es le rêveur de ta vie. Enfin, je sais pas si tu es réellement le rêveur de ta propre vie… Mais tu continues à vivre comme si c’était un rêve.

- Il y a un chant, annonce Victor, dans le mexicayotl qui fait – eh, Cipatli ! – *son chien essayait de mordre la sorte de disque sucré, comme une grande ostie, qu’il tenait dans ses mains. Cipatli s’arrête. Victor entonne alors, à voix basse :*

En espiral hacia el centro, al centro del corazón

En espiral hacia el centro, al centro del corazón

Soy el tejido, soy el tejedor

Soy el sueño y el soñador[[2]](#footnote-2)

- C’est un chant mexica, et c’est ce dont tu me parles, conclue-t-il.

*On reste un peu silencieux. Ana-Teresa caresse le chien de Victor, il lui mord les doigts.*

- Aaaah*,* fait-elle en lui tapant le museau*.*

- Ca, dit Victor, c’est l’amour apache. C’est dur, l’amour apache, c’est une lutte. C’est pas un truc romantique.

*Sixième Fragment*

*Martin est avec Ana-Teresa dans un taxi roulant sur le circuit intérieur du DF. Le tournage du film de Jim et d’Oscar a terminé la veille. C’était peut-être la première fois qu’ils se retrouvent seuls, elle et lui.*

*Leur trajet est ralenti par le trafic. Ils bavardent. A un moment, Martin lui demande quel est le paysage qui la représenterait le mieux. Comme elle a du mal à trouver la réponse il lui dit ce qu’il en pense, il lui dit que pour lui c’est un moulin, et il imagine un moulin brassant l’eau claire d’un ruisseau des Alpes. Il y a peut-être des animaux dans la vallée, il fait jour, les couleurs sont vives, très vertes, et la densité de l’herbe, le volume de la terre, attendrissent cet endroit où parfois sortent des reliefs rocheux comme des armes érodées. Le paysage plait à Ana-Teresa. A son tour, elle lui pose une question qui sonne comme une énigme.*

J’ai eu du mal à imaginer un désert. Ça m’a pris complètement de court sa question : imagine-toi dans un désert. Des images de désert j’en vois plein : une plaine aride, des dunes de sable jusqu’à l’horizon, un entrepôt abandonné, la 5ème avenue à New York, Mars, l’absence de vie sur Mars, les ambitions artistiques d’Hollywood, mon estomac après trois jours de jeûne… Rien de tout ça ne persiste dans mon imagination, seulement viennent des impressions fugaces. S’il faut que je trouve *un* désert, je me dis que j’aurais peut-être plus de chance dans ma mémoire, alors je creuse un peu mes souvenirs, à rebours du temps que j’ai traversé, je remonte le fil jusqu’à mon dernier passage à Paris, il y a moins d’une semaine, et soudain se montre une séquence qui est indubitablement une séquence de désert.

La Motte-Piquet-Grenelle, exactement à la sortie du métro aérien, de la ligne 6, un immeuble parallèle aux rails. Au deuxième étage, l’appartement donne directement sur la fin des quais, il y a un mur de brique et cinq mètres qui les séparent. Dans l’alignement du mur, un escalier rejoints les quais à la rue, ses parois sont faites d’un plastique délavé et transparent derrière lequel une quantité hallucinante de silhouettes descendent et montent les marches pour sortir du hub et ensuite se déverser sur l’asphalte ou bien pour grimper dans le métro et se transporter vers une autre station du réseau parisien. Il ne se passe pas une seconde dans la journée, je veux dire de cinq heures à deux heures du matin, où ce décor n’est pas vide. Il y a toujours quelqu’un, mais il n’y a pas quelqu’un pour habiter cet endroit, pour en faire quelque chose, il n’y a que des gens qui circulent, qui vont ou viennent je ne sais où. Au moment que je visualise, il fait nuit. Des agents d’entretien, quatre agents d’entretien en uniforme vert feuille et jaune fluo, font leur travail dans le hub de la station de métro. Comme nous sommes en hiver, il y a un sapin de deux mètres cinquante sur le trottoir devant le Monoprix, je le vois de très loin, d’ailleurs je ne le vois pas mais je sais qu’il est là parce qu’il me semble l’avoir vu dans la rue une fois que je sortais du McDo, ou bien c’était plutôt, oui voilà, c’était plutôt en allant chercher une charcuterie dans le coin, je me souviens ne pas avoir trouvé la moindre charcuterie en redescendant rue du Commerce, j’étais pourtant presque arrivé jusqu’à la mairie du XVème, j’avais une furieuse envie de rillettes et, cet appétit étant resté frustré, j’avais probablement terminé au McDo. L’arbre de Noël était donc de l’autre côté des rails du métro, selon ma perspective. Pour un mois de décembre, il ne faisait pas si froid, en revanche le temps était particulièrement mauvais. Une sorte de lourdeur humide, poussiéreuse et poisseuse qui colle aux murs et au revêtement de la route. Le vent soufflait entre les immeubles comme si un dieu cruel braquait un sèche-cheveux sur une maquette de Paris.

Ana m’a ensuite demandé de visualiser un cube dans ce désert. Je ne vais pas mentir, je n’ai pas vu de cube. Ou alors un cube sphérique, mais dans ce cas ce serait plutôt une sphère. Je me souviens d’une sphère : de la fenêtre je l’ai vue à 30 mètres de moi rebondir au croisement du boulevard de Grenelle et de l’avenue de la Motte-Piquet. Pour être exact j’ai d’abord entendu le cling cling métallique qui sonnait très net dans l’ambiance feutrée et dissipée de la nuit. Je suis allé voir et c’est alors que j’ai vu cette sphère bondissant de l’autre côté de la rue, dans l’espace couvert par le métro aérien, portée par le vent et allant dans ma direction. A un moment, elle est passée sous un lampadaire. Il s’agissait d’une boule de noël, une boule de noël rouge très probablement issue de l’arbre de noël qui était devant l’entrée du Monoprix. Après avoir rebondi sur une dizaine de mètres elle s’était mise à rouler sur le bitume. Le son que cela a fait était étonnement agréable. Il m’a évoqué des souvenirs d’ouverture de cadeaux. Et la boule s’est remise à sautiller et a même accéléré jusqu’à arriver à l’angle du trottoir qui longeait mon immeuble : elle l’a sauté, s’est heurtée au mur, a dérivé en perdant de la vitesse, dérivé dans ma direction et s’est approchée de l’ombre de la devanture en porte-à-faux de la crêperie Suzette. Lorsqu’elle est arrivée exactement dans la perspective du store, lorsqu’elle a franchi le seuil du rectangle que faisait dans ma mémoire le tissu de la devanture de la crêperie Suzette et qu’elle était censée disparaître pendant *au moins* trois secondes dans cet angle mort, je l’ai vue, je le jure de mémoire et de vécu, je l’ai vue sortir *immédiatement* à l’angle opposé du store. Elle s’était téléportée. Je ne suis pas superstitieux mais il n’y a pas d’autre mot. Elle s’était déplacée instantanément sur deux mètres cinquante de trottoir. Ensuite, elle a roulé au ralenti pendant quelques secondes avant de tomber et de s’arrêter dans le caniveau.

*Dans ton désert, il y a maintenant une échelle,* m’a dit Ana. Une échelle… c’est une échelle typique en métal, ai-je dit, celle qu’on utilise pour vider les gouttières, repeindre des murs ou en l’occurrence pour nettoyer le toit au-dessus des portiques à l’entrée du métro. On n’y pense pas souvent mais ces choses-là demandent à être nettoyées. Les agents d’entretien de tout à l’heure ont donc laissé l’échelle là, à dessein. Elle est sur le sol et chacun peut s’en saisir pour en faire quelque chose. Moi si l’envie me prenait de l’utiliser, j’irais la mettre contre le mur en brique face à ma fenêtre, contre le vis-à-vis placé à cinq mètres de mes yeux, et je laisserais un graff que je trouverais marrant comme HORIZON ou MUR DE BRIQUES.

*Tu vois alors un cheval,* m’a dit Ana*…* Ok, en revanche j’ai pas envie de rester là à continuer à regarder le désert de la Motte-Piquet-Grenelle. Donc je me détourne de la fenêtre de l’appartement, je vais sur le canapé et j’ouvre mon ordinateur. Sur google je tape « cheval racé », ça sonne bien. Seigneur, je tombe sur une panoplie de chevaux top-modèles, ce genre de bêtes qu’on ne croise qu’une fois dans sa vie. « Cheval normal », là les résultats sont bien plus familiers et j’en retire d’ailleurs une certaine satisfaction. Ce sont quand même des choses formidables que les chevaux, toutes choses égales par ailleurs.

Bon, je vois bien que la réponse de la dérive internet la branche moyen. Donc je dis à Ana que je change d’onglet et que je vais maintenant sur facebook. Sur le fil d’actualité il y a un live. Après avoir éteins les lumières dans mon appartement de la Motte-Piquet-Grenelle et mis mes écouteurs, je le lance en plein écran. Dans ce live je suis dans mon corps, ici-même, dans un taxi roulant sur le circuit intérieur du DF, au Mexique, et sur la banquette à côté de moi, il y a cette Brésilienne, Ana, qui me demande à nouveau à quoi ressemble mon cheval. Mais regarde, il est juste-là, derrière la fenêtre, je lui dis. Elle ne se retourne pas. Le taxi s’arrête à un feu. Maintenant le cheval, tel que je l’imagine, est au niveau de ma portière. Ana me regarde, je remarque que c’est la première fois qu’elle me regarde comme ça. Et ne la quittant pas des yeux, je m’apprête à ouvrir la portière.

- Tu ne peux pas faire ça, a dit Ana.

- Quoi ? je peux pas ouvrir la porte ? Mais j’ai envie d’aller le toucher…

- Tu n’as pas le droit. Maintenant tu dois imaginer un point d’eau, m’a dit Ana.

Je regarde autour de moi. Il y a sur la banquette, entre Ana et moi, la bouteille d’eau d’un litre que j’ai achetée tout à l’heure. Ça me fait penser que j’ai plutôt soif. Alors je montre à Ana la bouteille et je dis *voilà !* avec un air astucieux, suite à quoi je tends mon bras gauche pour la saisir.

- Mais tu ne peux pas boire non plus, tu es dans une vidéo.

- OK, je peux me retenir un certain temps, ai-je dit en pensant que la frustration était illusoire, bien que j’ai eu vraiment soif à cet instant.

- Viens la tempête, a-t-elle dit

- Il y a plusieurs tempêtes, j’ai réagi.

- Dis-les-moi.

- Elles sont symboliques. La première tempête c’est dans l’appartement de la Motte. Je fume une clope, la première clope du matin, il est onze heures à peu près, et je remarque que des dizaines de flics sont attroupés sous ma fenêtre. Ils ne sont pas tous alignés militari mais ils sont tous bien armés : matraques, armures, boucliers, grenades, gaz lacrymo, fumis, casques… Bon. Et puis sous le métro je vois des civils, des gens comme toi et moi, c’est-à-dire pas des flics. Eux aussi ils sont attroupés, leur attroupement semble d’ailleurs lié à un certain encerclement par les forces de police. Au bout d’un moment, que je mesure à deux taffes sur ma clope, un type s’est mis à crier des trucs et les autres ont répété en cœur. Je suis trop loin pour comprendre ce qu’ils ont dit, d’autant que la vue des policiers m’a été si pénible que j’ai mis de l’acid techno d’Emmanuel Top à fond dans l’appart. La musique a d’ailleurs fini par éveiller l’attention des policiers et des manifestants. Il y en a un qui m’a pointé du doigt et a hurlé : *je t’ai vu. Certes*, j’ai pensé. Reste que j’ai continué à observer ce bouillonnement, en profitant pour prendre quelques photos de l’alignement des casques de police surmontant les armures de police et faisant comme des pétales autour de l’assemblée désorganisée des manifestants. Si, j’ai très clairement entendu un mot venant d’eux et c’était « bougnoules ». Et je me suis rappelé que j’étais dans le XVème arrondissement, dans une certaine France du XXIème siècle.

- Et la deuxième tempête, a dit Ana.

- Après je suis allé sur mon ordinateur, en fait j’ai eu envie de retourner dans le live de maintenant et d’ici-même, d’en ce moment au Mexique. Sauf que l’ordi est devenu insupportable. Parfois il fait ça. Par exemple la souris ne répond plus, ou alors il n’y a plus de connexion internet et ça arrive sans raison. Là en l’occurrence il s’est passé que l’ordinateur n’est pas arrivé à traiter en même temps toutes les tâches que je lui ai demandées de traiter, donc il a bloqué et c’est devenu impossible de lui demander quoique ce soit. Ce genre de moments tire franchement sur l’élastique de ma patience. Je suis finalement arrivé à me rendre sur facebook. Et là le live de tout à l’heure a été introuvable. Or dès qu’une chose disparait comme ça d’internet c’est presque impossible de la retrouver. J’ai donc tapé plusieurs trucs, me suis rendu sur plusieurs pages, j’ai visité mon historique du passé le plus récent, j’ai essayé d’autres combinaisons de mots, d’autres sites. Je te passe les détails mais j’ai fini par retrouver ce putain de live et ça a été, c’est un soulagement.

- T’es retourné dans le live ?

- Bien sûr, j’y suis, ai-je répondu.

- Et maintenant, il y a une tempête ? a-t-elle demandé.

- Maintenant rien, c’est cool. Tu vois une tempête ici, toi ?

*Elle regarde autour d’elle l’habitacle du taxi et puis pose doucement ses yeux sur moi, elle sourit.*

- Non, c’est vrai.

- Voilà. Qu’est-ce que ça veut dire toutes ces questions ?

- Le désert c’est censé être ta vision d’une vie inhospitalière.

- Exact.

- Le cube c’est ton égo, ta représentation de toi. Pour le coup, comme t’as parlé d’une sphère qui se téléporte je sais pas trop quoi penser. L’échelle c’est ta carrière.

- Ma carrière professionnelle ? Ennuyeux.

- Je sais pas, c’est pas clair. Certains disent que sinon c’est l’amitié, tes amis.

- C’est quand même pas la même chose, ai-je dit.

- Choisis. Le cheval ça représente ton être aimé.

- Tu m’as empêché d’aller le voir ! Et l’eau ?

- Le point d’eau c’est la libido, ou tes désirs, si tu préfères.

- Là aussi.

- Et enfin la tempête c’est une crise, ta réaction face à une crise, tes peurs. Normalement, les gens répondent dans une seule dimension, c’est plus simple à lire.

- Il sort d’où ton test ?

- Ça vient d’un livre japonais, mais ça traîne sur internet.

*Je crois que c’est à ce moment qu’on s’est trouvés sympathiques.*

Septième fragment

*Co-existence hors tournage, un samedi, dans la ville de Netzahualcóyotl, terrible banlieue à l’est de l’aéroport de Mexico. Les frères mexicas les invitent à rencontrer leur communauté. Oscar, Martin, Jim, Ana-Tereza, Marcus et Luke participent à la cérémonie.*

Après qu’on les ait purifiés avec de la fumée de tabac, ils entrent accroupis et s’asseyent presque nus dans l’intérieur sombre et exigu du temazcal. Une vingtaine d’inconnus les entourent. De l’extérieur, un homme glisse des pelles de pierres incandescentes. Une femme les saisit avec des bois de cerf et les dispose dans un renfoncement au centre de la hutte. Je crois comprendre qu’ils les accueillent comme des ancêtres bienveillantes. L’abuela verse des sceaux d’eau sur les pierres. En grésillant, l’eau fume et se diffuse dans l’air. Je ne distingue plus rien à un mètre de moi. L’abuelo ordonne quelque chose, et l’entrée de la hutte est fermée. L’obscurité est totale.

Première porte. J’entends à nouveau le grésillement, puis le rythme d’un tambour. D’un coup, je respire de la chaleur pure. Je la sens s’engouffrer par ma bouche, mon nez, s’écouler dans ma trachée, circuler dans mes poumons et s’en échapper. J’ai l’impression d’être enveloppé dans de l’eau frémissant au rythme du chant. Malgré cela, j’essaie de faire attention à mes pensées. Elles sont faites d’écoutes et d’impressions des paroles que la communauté récite, d’errances dans un domaine de mots inconnus. Luke est agité à côté de moi…

Ouverture. Je le vois se lever. Il dit qu’il ne peut plus respirer, qu’il étouffe. Il essaie d’aller vers la sortie. L’abuelo l’arrête et lui ordonne sèchement de sortir en faisant le tour dans l’autre sens. Le manque de diplomatie de Luke est consternant. Il est le premier à partir.

Seconde porte. L’obscurité, encore. Les grésillements. La chaleur augmente. Je ne pensais pas que c’était possible. Je vais suffoquer. Mes pensées suent-elles autant que le reste de mon corps ? Je suis trempé. Au chant, femmes et hommes se relaient. Certains hurlent comme des coyotes. On chante à la gloire du colibri, de l’aigle ou d’ometeotl. Le feu qui brûle les pierres, les abuelas, semble guider la voix des humains vers un monde ancien. Il consume toute l’énergie qu’il me reste.

Ouverture. Des rayons lumineux pénètrent enfin par l’ouverture. On fait circuler un seau dans lequel trempent d’épaisses feuilles de cactus. Mon voisin m’explique que leur jus réhydrate, leur chair apaise l’estomac et rafraichit la peau. J’imite ce qu’il en fait.

Troisième porte. Je crois mourir. La chaleur pénètre tous les pores, tous les espaces vides de mon corps. J’ai l’impression d’être marqué au fer, trempé dans une étuve d’air. Il m’est impossible de penser à présent. Ça ne sert à rien d’essayer, je ne fais que recevoir le chant, les battements. C’est interminable. J’ai envie que ça finisse, de reprendre mes esprits, ne pas m’évanouir, ne pas me laisser vaincre par l’épreuve, combattre, combattre…

Ouverture. De l’air frais et de la lumière, enfin. Mes poumons dégorgent des volumes d’air en fusion. Mes paupières sont lourdes, je les lève à peine. A contre-jour, je remarque devant moi une silhouette immense, debout les bras croisés. Elle est enveloppée dans la vapeur. La lumière rayonne autour d’elle. Elle est immobile. J’ai l’impression qu’elle me jauge. J’essaie de rester digne. La silhouette finit par se retourner et, s’assoit. Mes yeux se ferment.

La quatrième porte a commencé. Ca grésille. Une femme prend le tambour et laisse entendre une musique. Victor chante : *en espiral hacia el centro*… Le feu crépite. Ma voix reprend phonétiquement les paroles. Mes mains, mes pieds tapent le rythme. Au lieu de voisins je sens un voisinage, sans distinction. Il se passe quelque chose, maintenant que je fais ce qu’ils font. Il se passe autre chose. Je domine ça. Le feu ne s’enferme plus dans le circuit de mes respirations. Il ressort de moi en chantant, en dansant. C’est une force vive qui m’anime.

Ouverture. Je suis encore ivre du feu. Jim, à la requête de l’abuelo, fait un discours en français. L’épuisement s’entend à sa voix. Tout le monde applaudit. A part Oscar et Martin, personne n’a compris.

Cinquième porte. Je ne suis plus qu’énergie thermique.

Ouverture.

On rampe, dans un dernier effort, hors de la chambre chaude et obscure. Dehors on souffle, on soupire, on se félicite. Les plus anciens allument des pipes et les font circuler entre nous. Chacun prononce un discours de remerciement. Je remercie le feu.

………………………………………………………………………………….

*Après le temazcal, après avoir enduré sa vapeur, il restait sur leurs peaux une odeur de cactus, une humidité végétale qui rendait la surface des corps lisse et soyeuse, quand elle avait plus tôt le grain sec des mégalopoles. Ce sont leurs derniers moments au D.F.*

Ils étaient épuisés de vivre. À l’appartement, quelques bières traînaient ouvertes comme des poisons décapsulés. Ils voulaient encore profiter de cette nuit pour sortir.

Lorsque Martin émergea d’un rêve qu’il aura vite oublié, il se retrouvait dans le salon. Tous dormaient. Marcus était par terre, et, chose remarquable, Ana-Teresa et Jim étaient ensemble sur l’étroit canapé. Cela faisait donc trois heures qu’au lieu de le réveiller Jim dormait avec elle. Ils finirent par tous être debout. Minuit était depuis longtemps passé.

Une heure plus tard, tous maquillés et encanaillés, ils se mirent ivres et sans alcool en marche vers une fête.

Musique électronique dans une galerie. Ils dansent et leur excentricité attire l’attention. Ana Banana et Oscar les rejoignent. Ils fêtent leurs retrouvailles.

Une autre fête, plus loin. Maintenant l’on remplit une maison. Attendant ensemble pour les toilettes, Martin et Ana-Teresa se parlent un peu mais s’observent surtout en silence. Quand elle entre, quelqu’un derrière lui lui demande si elle est sa *novia*, il répond que non, et l’autre lui affirme qu’ils iraient bien ensemble. Il trouve ça sympa et un peu con.

A un moment, il lui prend l’envie d’une bière. Il demande au mec sur le canapé de lui en vendre une. Le mec refuse et décide de lui offrir. Ils discutent. Le type s’appelle Juan Carlos, il fait de la techno. Martin parle de son passage sur la côte Pacifique d’en quelques jours. Juan Carlos y a une baraque, près d’une plage, il peut lui filer les clés. Martin prend son numéro.

Peu après, ils sont de retour à l’appart. La fête continue sans musique. Marcus, l’acteur du film, s’apprête à retourner à Los Angeles, à l’aube, après avoir longtemps retardé son départ, allant jusqu’à quitter ses deux boulots à mi-temps après le troisième jour de tournage. On attend avec lui que la soirée se finisse. Depuis un certain temps, Jim, Ana et Martin se sont installés sur le canapé. Les deux premiers allongés dans un sens, Martin dans l’autre. Il n’y a pas de frontières assez nettes de jambes, de bustes ni de bras. Marcus finit par s’en aller, en larmes, heureux. Chaque avion assourdissant le ciel après cela rappelle son départ. Jim et Ana se sont endormis. Martin fait face à la fenêtre, au lever du soleil. Le ciel brûle comme une dernière porte de temazcal.

A huit heures, une bande de mariachis réveille tout le quartier. Luke surgit, outragé par un tel déni de silence. Il se souviendra de ce réveil aux mariachis.

Quelques heures plus tard, l’appartement est vide. Ils traversent le ciel en avion, direction les plages de Huatulco, Pacifique.

Huitième fragment

*En un instant, le verre passe d’intact à éclaté. Impossible de voir ni de savoir comment il tombe. Ses yeux se sont fermés automatiquement. Ce qu’il voit c’est bel et bien des reflets très fins sur le sol, une petite flaque d’eau. Le danger.*

Neuvième fragment

*Huatulco, quatrième jour. Autour d’une table, dans un environnement aseptisé, lumière blanche, salon sans meubles, grilles aux fenêtres, verre brisé, Jim, Ana-Teresa et Martin essaient de se rappeler l’arborescence les ayant mené à cet instant, à ce nœud relationnel.*

*Par honnêteté, il s’agit de préciser qu’une partie de la conversation s’est perdue suite à un défaut technologique, ou bien à un défaut d’appréhension technologique de votre archiviste. Ces prochaines lignes n’ont donc pas été enregistrées et furent retranscrites de mémoire, comme il se doit, par le coupable.*

Jim : Alors, par où commencer ?

Martin : Par la dernière nuit à Mexico City, ou par le tournage.

J : Pour moi ça a plutôt commencé ici :

Nous sommes cinq gringos dans un trou à rat près de Huatulco. Les gens ont l’air de nager dans de la gazoline.

Un matin, Martin et Jim, les amants, se retrouvent piégés dehors par une chaleur cuisante. Assis dans les rectangles d’ombre, ils évitent la frontière avec l’impact du soleil. Ils parlent d’elle, ils parlent d’Ana-Teresa.

Le bus pour la plage dépose les personnages. Le croisement est bloqué par une manifestation, où se scande l*’argent du gouvernement, le sang des ouvriers !*

On attend que vienne un taxi. Tout est très brillant. Les yeux de l’aimée sont en train de brûler. Elle et un amant reprennent les revendications. Une femme abritée sous un parapluie rose avec ses deux enfants secoue la tête, un sourire étrange sur le visage. Devant l’arrêt de taxis des hommes trient les pièces de métal de la déchèterie.

Taxi. L’air devient iodé. Les amants mangent ensemble pendant que les autres ont foncé vers la mer. Elle nage. Les tlayudas ont un goût de liquide vaisselle.

Les amants sont écrasés par les vagues. L’un d’eux boîte après qu’un effondrement d’eau l’a projeté contre le sable. À la boutique, il est coupé par une bouteille qu’il vient de faire tomber. Il est en état de choc. Je parle avec une fille qui modèle le sable avec des gestes indiens.

Le soleil se couche. Les amants sont déjà dans l’obscurité. Les autres sont allés à la recherche du crépuscule.

*Fort heureusement, cet ingénu d’auteur a fini par lancer le magnétophone.*

Ana-Teresa : Pourquoi est-ce que vous n’êtes pas venus avec nous à ce moment-là ?

Jim : On devait choper des clopes et des bières et puis je sais plus trop.

*Jim et Martin veulent penser à autre chose. Ils boivent quelques bières et entrent dans ce restaurant glauque sans personne à l’intérieur.*

J : On est entrés, des Australiens sont venus nous voir pour qu’on traduise le menu pour eux. Et pendant qu’on leur parlait, un mec s’est assis à notre table, sans rien dire.

*Ce type a regardé dans son sac et leur a offert une bière. Il leur dit en avoir bu 25 comme ça aujourd’hui. Il parle et devient impossible à arrêter.*

J : Il n’avait pas vraiment envie d’interagir, il voulait juste *parler*.

Vingt-cinq bières. Beaucoup avec les amis, pas mal. Je m’assois là et ils me laissent dormir.

Tu viens d’où ?

Je viens pas d’ici. Je viens, *et là ce qu’il dit est incompréhensible*, de l’Etat.. de l’Etat… Je marche avec mon sac sur les routes. Les bières sont dedans et je les bois. Aujourd’hui vingt-cinq.

Pour l’instant !

Je fais mon chemin. Je les achète le matin et je continue là après quand je m’assois avec des amis.

J : Je me souviens très bien de son visage. Je vois comment il était habillé. Il portait une chemise aux manches retroussées, un pantalon blanc et des chaussures noires. Un de ses sacs était turquoise et l’autre était un sac poubelle. Je me souviens de sa très fine moustache et de sa chemise verte.

C’est la lumière de dieu. Regarde là, *il me montre l’ampoule*, ça c’est la lumière de dieu. La table, l’abuela qui cuisine, les amis, tout ça c’est pareil. Ouais les tortues aussi, bien sûr. C’est pour ça que je continue à marcher, il y a la lumière pour me guider si jamais j’me perds.

*Je lui demande d’où sort cette lumière.*

De l’œil de Jésus ! de sa vigilance. Regarde bien l’ampoule, tu vas le voir. *Je vois rien, ça me crame les yeux*. Il me dit que l’œil de Jésus brille fort. Même la nuit il continue à surveiller. Jésus est là sur Terre pour qu’on soit tous toujours sous sa protection, surtout la nuit quand on arrive à trente bières. J’en ai bu vingt-cinq, là.

*La serveuse nous sert des plats rustiques. Purée d’haricots, riz et œufs brouillés avec des tortillas sur le côté. L’ivrogne se tait. Jim commande un café. On lui sert, il est froid et sucré. Il déteste ça. Ils recommandent trois fois à manger. A côté d’eux, le type aux vingt-cinq bières fait de même. Il ne parlera plus.*

J : Après être parti du restaurant, je suis allé acheter de l’eau et on a parlé avec des filles pendant quoi, 40 minutes ?

*Dans la rue, les amants s’introduisent auprès de deux filles, plutôt mignonnes. La rencontre ne mène à rien d’intéressant cela dit. Si ce n’est qu’à un moment Jim part aux toilettes et se torche avec un billet de vingt pesos.*

M : 40 minutes, plus ou moins.

J : Elles sont parties manger et puis tu nous as dit que vous arriviez. Il n’y avait rien de spécial.

A : Oui, nous on s’est allongés sur la plage pendant un moment. On est allés à un restaurant pas très loin après, et j’ai pris un plat aux crevettes.

M : Ca te fait quoi de parler de bouffe ?

A : C’est pas très plaisant.

………………………………………………………………………………….

M : En fait, l’histoire qu’on raconte mène à cette discussion.

A : Quelle histoire ?

*Elle ne sait pas encore que nous sommes enregistrés.*

M : Celle-ci. Trois personnes parleraient à cette table des évènements qui leur sont arrivés. Ils feraient ça dans le but de savoir comment ça s’est passé, comment cette conversation a pu avoir lieu.

………………………………………………………………………………….

A : Quand est-ce que vous avez parlé de ça, de nous trois, pour la première fois ? C’était ce jour-là ?

J : Non, c’était la veille, quand on était bloqués dehors dans un rectangle d’ombre.

………………………………………………………………………………….

*Les amants sont bourrés, revitalisés, ils veulent exulter leur énergie. Ils emmènent les autres à la plage. L’océan nous affronte et nous bat avec des vagues courtes mais qui s’étalent loin. Ils crient et rient. Leurs affaires ont été éparpillées par une longue vague. Tout est plein de sable et mouillé de sel, lavé par la mer.*

J : Et là, on a fait ce jeu sur la plage. Attends, c’était ce soir ?

A : Non, on est d’abord allés nager. On est rentrés à l’hôtel.

M : Laver les affaires.

J : Se doucher.

A : Et là tu m’as dit : *on a tous les deux l’impression que tu nous pompes notre tendresse.*

J : C’est une bonne phrase.

A : C’est horrible.

M : Si tu veux...

A : C’était une conversation rapide et intense, c’est ce qui m’a le plus choquée.

A : J’ai eu l’impression d’être un monstre.

J : T’es un croquemort !

*On est allés chercher de l’alcool. En rentrant de l’épicerie, on passe à nouveau devant le restaurant glauque. Le type est toujours assis à sa place, il boit une bière, seul, dans une pénombre à peine gênée par l’ampoule électrique, il nous regarde comme si c’était la première fois qu’il nous voyait.*

J : C’est Dionysos, mec.

………………………………………………………………………………….

*Plus tard, ils se sont assis sur la plage. Il y a à côté un groupe de hippies. Des bateaux échoués volontairement.*

M : L’alpha, les amants et elle, la mère. Quatre à la plage.

A : La mère c’est un peu trop direct, je pense qu’on devrait prendre quelque chose de plus ambigu.

J : Tu es une mère.

M : Une mère pour toi, Jim, peut-être.

J : Bien sûr – *il s’allume une clope*, tu ressembles à ma mère, c’est inhabituel.

………………………………………………………………………………….

*Revenons à la plage…*

M : Et donc, les chiens !

J : Ça a duré au moins une heure. On n’arrivait pas à s’en débarasser. Il y en avait un qui était vraiment étrange.

A : Comme s’il essayait d’enterrer quelque chose…

J : Et puis il y en a eu un deuxième, et après un troisième.

M : Le troisième était un mâle.

J : On les avait déjà vus dans la journée ! J’ai recroisé au moins deux fois tout le monde ici. Comme Dionysos, on l’a vu trois fois.

M : On l’a juste vu deux fois. La fois où on a dîné avec lui, l’autre en repassant et puis plus tard on est retourné devant et là…

J : Il était encore là.

M : Non ! enfin je sais plus, je crois pas ! C’était le noir total, je pouvais pas voir s’il y avait une forme sur la chaise ou non. Il aurait pu être là.

J : Il aurait pu être là.

A : Il était petit ?

J : Ouais.

M : Ok, bon, j’ai déjà écrit la partie avec les chiens.

*En effet, le lendemain de ces évènements – qui est aussi le jour-même de cette discussion, Martin avait écrit :*

Au-dessus, pleine lune dessinant sur les nuages un halo de brume. Les moustiques se sont maintenant effacés dans la nuit. Les trois amants boivent un mezcal de mauvaise qualité sur le sable. Ils ne le boivent pas vraiment. A peine se sont-ils assis que deux chiennes noires viennent les troubler. Elles sont trapues, grandes, dans la nuit leur regard est insondable, comme souvent avec le regard des animaux. L’une d’elles dépose un morceau de noix de coco à mes pieds. Je n’arrive pas à la ramasser. Elle aboie deux fois et lève sa gueule vers moi. Je n’ai pas envie de jouer avec elle, elle s’impatiente, je veux

Des vagues immenses s’écrasent sur le sable et l’écume lunaire jusqu’aux barques échouées. Sortant de la nuit, un homme s’approche des amants, tend une petite main et dit, sous son crâne chauve :

*Ce sont les chiens du diable*.

Puis, les emmène vers le pueblo qui borde la plage.

Quelques minutes. Les chiens chargent à nouveau vers nous, la plus grande avec un immense bâton entre ses crocs. Nous cédons, plusieurs fois, à leurs caprices. On fait semblant de jouer. A force, je commence à différencier les deux bêtes. L’une d’elles, la plus costaude, a des tâches blanches qui lui strient le visage. *Son comportement est des plus étranges*. Parfois, et par parfois je veux dire environ une fois sur deux, elle met ses pâtes de chaque côté du bâton puis les ramène violemment en arrière. De la sorte, elle traîne le bâton sur le sable et creuse un sillon. A un moment décisif et arbitraire, elle s’arrête et chope le morceau de bois pour immédiatement le déposer à nos pieds. On ne réagit pas. Elle reste devant moi un temps interminable, à me fixer, son regard de pitbull à quelques centimètres de mon visage.

Je ne peux pas m’empêcher de penser que ces chiens descendent des loups. En un coup de dents ils pourraient m’arracher le visage, en faire des steaks de chair et de cartilage.

La chienne folle aboie et puis recommence à creuser des sillons autour du jouet. On envoie les bâtons sur les barques échouées. Léger répit. Elle revient avec une bouteille de plastic dans sa gueule, suivie cette fois par un mâle.

Impossible que ces bêtes captent quoique ce soit ! Pour respirer, survivre à cet affrontement, on a commencé un jeu.

M : Oui on a fait un jeu. Et tu voulais pas jouer.

A : C’était un truc répétitif.

………………………………………………………………………………….

*Sur la plage, nous avons fini par jouer. Le jeu en question était une sorte de cadavre exquis. Le joueur qui commence invente une phrase, son voisin la répète et la fait suivre d’une autre, puis son voisin à lui*

M : Pourquoi tu étais silencieuse quand on jouait ?

J : Tu dormais à ce moment.

A : Je dormais presque.

M : Donc tu étais endormie, mais est-ce que tu te sentais aussi triste ou, je ne sais pas, étrange. Avais-tu la moindre émotion ?

A : C’était bizarre à cause de ce que tu m’avais dit. Et puis j’étais fatiguée.

*Un silence. Pour oublier la nausée, ou cette discussion, elle joue avec un bout de plastic. Il écrase sa clope dans le cendrier.*

M : Et puis l’alpha est parti.

J : Ana aussi est partie. Mais là les chiens sont revenus !

M : C’était un cauchemar

J : On voulait pas jouer. Ils ont commencé à le comprendre alors ils se sont mis à se plaindre, à hurler.

M : Du coup on est partis…

J : A ce moment-là, on est repassés devant le restaurant de Dionysos. Il faisait sombre. Comme t’as dit, on pouvait pas voir s’il était là ou non. Qu’est-ce qu’il s’est passé après ?

M : On est retournés se coucher. Tu dormais avec l’alpha.

J : Moi sur le sol et toi avec Luke.

*Je répète qu’elle a dormi avec l’alpha. J’attends une réaction de sa part. Je ne me souviens pas qu’elle ait répondu quoique ce soit. Ils préfèrent parler du lendemain.*

J : On s’est levés à sept heures pour voir les tortues.

A : Le mec nous a dit : c’est impossible, on ne peut pas partir, la mer est démontée. Au départ on l’a pas cru, on pensait qu’il voulait plus d’argent. On lui a dit qu’on revenait, il nous a dit : oui, revenez, je vous donnerai un morceau de thon frais ! L’alpha a dit : *ah ce mec sait y faire avec sa clientèle*. On continue, on revient, il nous répète qu’on ne peut pas partir. On prend un jus d’orange. J’ai très mal au ventre. Luke part nager, je reste parler avec Oscar. Je finis mon jus d’orange. Je pars marcher vers la fin de la plage. Hum. Ah, il y a un portail, j’essaie de passer derrière le portail. Je me demande si c’est ce que j’ai envie de faire, alors je fais demi-tour. Je suis complètement distraite et l’alpha vient me récupérer sur la rive. Alors on parle longtemps dans l’eau. Je crois qu’après on vous a rejoint à l’hôtel.

J : Je crois que Martin et moi avions cette même sensation de se réveiller en même temps que vous, de dormir et de se réveiller encore dix secondes plus tard avec les mariachis, alors qu’en fait il s’était passé deux heures. Luke était dans un tel état d’excitation… il a mis du mariachi à fond.

M : Oui et il est allé dragué son mec dehors. Il y avait une fille aussi, je lui ai parlée, elle m’a offert un peu de beuh alors je l’ai invitée à dormir…

J : à dormir ?

M : à dejeuner ! avec nous. On est retournés au restaurant de la veille. Tu t’es assise, Ana, à l’endroit où il y avait Dionysos.

J : Avant ça je suis allé retirer de l’argent. J’y suis allé avec toi, et c’est à ce moment-là que nous avons parlé.

M : Ah, c’était à ce moment-là ! Comment c’était ?

*Les choses intrigantes se mettent enfin en place*

J : Ana m’a dit qu’elle était désolée de nous avoir blessés et moi j’ai parlé de jalousie. Je crois… je crois qu’elle m’a dit que toi tu ne pouvais pas avoir de contact sans sexe, que c’était le problème. Elle sent ça avec toi. Mais je crois qu’avec moi c’est pareil, aussi, mais pas seulement du sexe, il y a des sentiments aussi.

J : Tu m’as dit ne pas m’avoir tant aimé la première fois qu’on s’est vus.

A : Non, c’est pas ça…

………………………………………………………………………………….

*Ana-Teresa s’est à nouveau éclipsée. Les amants sont seuls.*

M : Marrant comme truc. Je pense aussi que c’est sain.

J : C’est presque comme si ça avait eu lieu.

M : On fictionnalise.

J : *C’est football !* [[3]](#footnote-3)

*Ils se marrent.*

J : Ici, on est dans la salle de la distance. Tout ce qu’on a pu vivre à l’extérieur de cette maison disparait dans cet espace blanc. Y a rien aux murs, il y a quoi… quatre chaises, une table, euhhh cinq lits. C’est tout ce qu’il y a dans cette baraque.

M : Y a une nappe de satin sur une chaise.

J : Ouais, y a deux trois merdes. Une citerne… et un mixeur, va savoir pourquoi au milieu de ce vide t’as quand même un mixeur.

M : Prends pas le verre d’Ana !

J : Non non. Mais je pense que c’est à cause de la bouffe…

M : Ou de ses pêchés…

………………………………………………………………………………….

*Ana revient des toilettes.*

M : Alors, c’est pas ce que t’as dit, Ana ?

A : Non, enfin…

J : T’as dit que tu avais pensé que j’étais désagréable.

A : Oui.

M : T’as répondu à ça ?

J : J’ai rien à répondre. C’est comme ça qu’elle m’a ressenti, c’est le passé. Y a rien à répondre, c’est comme ça.

………………………………………………………………………………….

*Ana est retournée vomir. On entend des toux qui se déversent et finissent en crachats.*

J : On se sent un peu impuissant à pouvoir l’aider…

M : Euh.. pfff…

J : Enfin vaut mieux que ce soit dehors..

M : Tu l’aimes vraiment ?

J : Comment ça ?

M : Bah là ça te touche ce qu’il se passe.

J : Evidemment, ça serait pareil si c’était toi.

………………………………………………………………………………….

M : Cette eau est dégueulasse.

J : Depuis le début elle est mauvaise.

M : Elle est restée ouverte pendant deux jours et il fait trente degrés.

J : Si c’était l’eau on serait tous malades. Alors qu’elle a bouffé des crevettes.

M : Moi aussi j’ai bouffé des putain de crevettes. Elle a une angine, t’as vu sa gorge toi, non ?

*Revenant des toilettes :*

A : Ils marchent comment tes médocs ?

J : Ils ont un effet rapide. Donc normalement ça devrait aller mieux.

………………………………………………………………………………….

*Malgré ces interruptions, ils essaient de retrouver le fil des évènements.*

J : On était à la boutique, on allait…

A : Avant ça t’es venu me voir, sortant de nulle part, disant…

J : … je suis désolé d’avoir été un connard pendant le tournage, un truc comme ça.

A : T’as dit : « t’es quelqu’un de super, je suis désolé de pas avoir été cool comme réal ».

J : Oui, c’est ça.

*Ana commence à jouer avec des trucs en plastique. J’ai peur que ça fasse du bruit dans l’enregistrement…*

A : Donne-moi quelque chose.

*Je lui donne un sachet de vers en poudre, acheté plus tôt en même temps que du mezcal.*

A : C’est des faux vers. T’imagines qu’au Mexique ils t’en donnent des vrais ? Tu penses que t’en achètes des vrais et c’est juste du piment en poudre.

M : *Au magnétophone :* Anna se met à jouer avec le filet des bières, du pack de six. On en était où ?

J : On parlait de la première fois qu’on s’est rencontrés, Ana et moi.

A : Ça a l’air particulièrement important pour toi.

J : Non. Oui. Ca faisait partie de la discussion qu’on avait eue sur ce que Martin t’a dit. C’est la première chose que tu m’as dite pour casser le silence.

A : Tu l’as pris bizarrement.

J : Non, pas bizarrment.

A : Ça t’a pas rendu heureux pour autant.

J : Non parce que j’étais pas d’humeur à parler. T’aurais pu me dire : j’adore les papillons, j’aurais réagi pareil. Mais le fait que tu commences par ça poursuivait en quelque sort la discussion générale.

A : J’ai aussi dit que je t’aimais beaucoup.

*Ils rient tous les deux.*

J : Après on est retournés à la plage. Je crois, non ?

A : Oui. Et vous étiez tous les deux assis. J’ai tiré une chaise, il y avait beaucoup de soleil, je bouge, je prends une autre chaise, je la rapproche de l’ombre, je me rends compte que je suis entre vous deux. Je me rends compte que c’est étrange mais je suis déjà là ! Alors je ferai aussi bien de rester. Et puis, on parle de l’école, du fait de grandir…

M : Des aztèques aussi. Mais j’avais envie de te parler Ana. J’en avais besoin. J’avais pas aimé l’effet de la discussion qu’on avait eue la veille. On s’était pas reparlés depuis le moment où je t’avais balancé le truc de croquemort. Ca me paraissait pas suffisant.

A : Non c’était très insuffisant.

J : Oui et comme tu m’as dit c’est une conversation sans fin.

M : Eh bien, on l’a terminée. T’étais partie prendre un petit dèj. Tu mangeais des pancakes. C’était à ce moment ou avant ? On était au-dessus du restaurant, près de la cuisine.

A : Oh non, le problème c’est qu’une vague a emporté toutes nos chaussures. J’ai couru en disant : *Oscar !* Et puis je ne suis pas revenue parce qu’on est allés sur l’autre plage.

M : On a aussi bien parlé avant ça. Clarifier les trucs.

*Elle se remet à jouer avec un morceau de plastic, l’enregistrement est plein de froissements.*

A : Pourquoi tu me laisses pas ?

M : Parce que tu fais du bruit sur l’enregistrement !

A : Enregistrement ?

M : L’enregistrement ! C’est pour ça que je t’ai donné ça.

A : Je suis pas un enfant !

M : Si, pourtant !

A : Non, toi.

M : Prends ça, prends les deux.

A : J’en veux pas, j’aime pas comment ça sent.

*Elle le prend quand même.*

A : Donc, on est allés de l’autre côté.

J : T’as dit que tu voulais y aller à cause des créatures.

M : Oh. Oui, j’avais vu de magnifiques créatures, de magnifiques femmes. Parmi les plus belles.

M : Vous vous êtes dit quoi quand vous avez parlé à nouveau ?

J : On a parlé de nous.

M : Ah, mais plus précisément ?

A : C’est pas allé très loin. En gros, j’ai dit les mêmes choses que je t’avais dites.

M : C’était quoi, déjà ?

*Il y a une confusion géographique et temporelle sur le déroulement des faits. Difficile de dire à quel endroit de la plage nous nous trouvons au moment de la discussion. Jim maintient des choses qui n’ont pas de sens pour Martin. Les ellipses et aberrations sont laissées intactes par souci archéologique.*

*Tout se passe entre la boutique du village, le fameux restaurant et la plage des créatures.*

A : A un moment tu voulais me dire quelque chose. C’est précisément ce que j’ai dit. On manque tellement de contacts humains que le moindre rapprochement déclenche une réaction sexuelle, un désir. Et t’as pas vraiment répondu.

J : Non. Je t’ai dit que c’était pas uniquement sexuel. C’était aussi…

A : Oui et je me suis excusée.

J : Tu t’étais déjà excusée avant. C’est la première chose que t'as faite.

M : Avant ça, quand on était dans l’eau, avant ça, je devais dire à Ana ce que les autres pensent de moi, comment ils me voient. C’est ça ? J’ai dit des choses comme : j’ai pas dit arrogant, mais j’aurais pu, j’ai dit intelligent, ce qui est un peu pareil, j’ai dit français, j’ai dit mec.

*Il y a ce jeu d’Ana qu’elle appelle jeu de l’honnêteté. Il s’agit de répondre à ces questions : Comment est-ce que tu te vois ? Comment est-ce que tu penses que les autres te voient ? Comment est-ce que tu penses que les autres pensent que tu te vois ?*

*Autant dire que ma participation à ce jeu était principalement due à mon attrait pour Ana.*

J : C’est ce que tu es mec : t’es un mec français. Je pense à Martin, je pense : mec blanc.

M : Tu m’as dit que tu étais… hmm il faut que je recollecte les souvenirs. *La mer, les vagues. Le Pacifique faisait de grands mouvements verticaux.*

A : On essayait de survivre.

M : Tu as dit : artistique.

A : J’ai dit plus tard que je me considérais pas comme une artiste.

J : Mais je pense que c’était pas à ce moment que tu m’as raconté…

M : Jim, attends, écoute aussi les moments qu’on a eus ensembles.

J : On en a eu beaucoup.

M : Non, je veux dire, Ana et moi. Ça peut valoir le coup aussi.

J : Je comprends pas pourquoi tu dis ça.

*A Ana :*

M : C’était curieux de savoir comment tu te percevais, comme une manière de creuser les couches de personnalité. Tu es repartie sur la rive, tu m’as dit que tu reviendrais et tu n’es pas revenue. Exactement comme pour le moment des pancakes.

A : Ah, c’est vrai ! La conversation me dérangeait. Et puis j’ai marché sur quelque chose de glissant dans l’eau. Je sentais aussi le sang couler, c’était désagréable. Je suis juste partie et j’ai décidé de pas revenir.

M : On a parlé des mouvements, j’étais défoncé. Luke était complètement taré dans les vagues.

J : En extase.

…………………………………………………………………………………

J : Et puis on est allés de l’autre côté.

M : Pour voir le coucher de soleil.

*Le chemin traversait une colline rocheuse. Sur le côté : des termitières, un serpent. Le soleil se couchait déjà quand nous arrivions.*

M : Oscar et toi êtes partis devant, applaudir la mer, le spectacle.

J : Je n’avais jamais vu ça. J’étais content de me retrouver avec Oscar à ce moment. On avait passé peu de temps ensemble ces derniers jours, par rapport à avant. La mer était très forte. Oscar m’a dit qu’il se sentait comme… comme si c’était… Je lui ai dit que c’était comme une chasse d’eau géante. C’était une blague. Lui m’a dit qu’il pouvait voir la mer tomber dans le vide à la fin du monde. Un mur de vagues, très fort. On est restés là environ trente minutes.

A : Oscar et moi aussi avons pas mal parlé ces derniers jours. C’était bien.

A : Donc Jim et Oscar sont partis devant, Martin et moi commençons la deuxième partie de jeu de l’honnêteté : dire ce que l’on pense l’un de l’autre. Le copain, ou peu importe, de Luke est assis à côté de nous. Je m’en moque un peu.

M : T’as pas vraiment fait attention à lui.

A : Ca se faisait pas trop.

J : Et vous vous êtes dit quoi ?

A : On était assis. Tu t’es allongé sur le dos, je te regarde, tu me dis : *viens* ! Viens… J’ai un peu hésité.

M : Tu as hésité. Et puis je t’ai dit que j’en avais envie.

A : Oui, ce qui m’a fait penser que tu étais conscient de… l’*intensité* du contact physique. Et…

A : Alors je m’allonge. C’est une belle scène.

M : Hmm. Avec le coucher de soleil…

A : Mes bras dans les tiens. On parle. Je dis, ce serait étrange si Jim arrivait, parce qu’à ce moment-là je ne comprenais plus rien du tout.

J : En fait ce qu’il s’est passé c’est qu’Oscar est d’abord arrivé. Je suis resté. Après j’ai rejoint Oscar et Oscar m’a dit *partons, c’est un moment-couple*.

A : Alors Oscar ne sait rien ?

J : Comment ça ?

A : Enfin, il n’est pas au courant.

J : Oh si, il était au courant.

M : Ah ouais ?

J : Il n’avait pas besoin qu’on lui dise. Il a juste capté parce que c’est un gars futé. On a quand même parlé de ça. Mais il le savait déjà. Sur le chemin on en a parlé, et puis on a vu cette fille qui faisait des cercles dans le sable, allant et revenant, allant et revenant… On a beaucoup parlé, c’était une balade très sympa.

M : Alors, avec Ana on a fait le jeu de l’honnêteté. C’était un moment assez romantique avec le coucher de soleil. Toi allongée avec moi.

A : Oui.

M : On se disait des choses… il y avait de l’intensité. Tu m’as dit des choses très belles.

*Je me souviens elle me disait des choses caressantes et puis je lui racontais les mémoires que j’avais d’elle.*

A : Toi aussi. C’était un peu trop beau, alors j’ai dit : dis-moi quelque chose que tu préfères garder pour toi. Alors t’as parlé de naïveté.

M : Oui, naïveté. Et tu as dit : non, je suis pas naïve ! Je t’ai comparée à une mouette, flottant au-dessus de la mer et plongeant vers ce qui t’intéresse.

A : Et t’as mentionné ce film : *Nocturnal Animals*.

*Elle avait été la seule à ne pas critiquer le film.*

J : C’était un film de merde.

A : Oui, mais je m’en foutais. C’était loin d’être une chose importante à mes yeux.

M : Mais à ce moment, sans désir, j’ai senti une tension entre nous deux.

A : Dans le film ?

M : Non, sur la plage, quand on parlait. Pour la première fois, tu as dit des choses qui étaient orientées sur le sexe. Tu m’as dit qu’à un autre moment, après un certain temps, tu coucherais avec moi.

A : J’ai aucun désir pendant mes règles, c’est l’inverse le reste du temps. J’ai aussi dit…

M : Tu as dit qu’on pourrait, à un autre moment, faire l’amour sur cette plage.

A : Oui mais je l’ai pas senti.

*Sacré nom d’un…*

A : J’aurais pas pu. Tu sais, quand tu baises et que tu n’es pas dedans, tu sens les odeurs et tout. Beurk. Quand t’en as envie t’y penses pas, juste tu…

M : Mais quand même, tu l’as dit.

A : Oui.

M : C’était un beau moment.

A : Mais c’est ça le truc. Hum… C’est ça que j’avais pas compris, pourquoi vous vous sentiez mal. Ça aurait pu arriver comme ne pas arriver mais l’énergie n’était au fond pas sexuelle.

J : De mon côté, je me suis surtout senti mal à cause de la *jalousie*. Un truc que tu ne peux pas vraiment contrôler. La seule chose qui m’a vraiment calmé, c’était de bosser sur le montage du film. La nuit où vous dormiez ensemble.

A : Je n’y ai même pas pensé. Ca ne m’a pas traversé l’esprit. Tu aurais pu…

J : Oui, bien sûr. Je sais, tu me l’as déjà dit.

A : Tu aurais pu nous rejoindre. Je… je…

J : Le montage m’a fait oublier tout le reste. La jalousie…

M : C’est ce que j’ai dit à Ana. C’est pour ça que l’histoire pourrait s’appeler Tendresse, frustration et jalousie.

*Amour, gloire et beauté…*

J : C’est nous trois. Plutôt que la « mère » pour Ana, j’aurais mis Tendresse.

M : Oui, j’ai pensé à l’ « aimée ».

A : Ca donne une autre perspective.

J : Oui mais, encore une fois, le fait que tu ressembles à ma mère…

A : Tu penses que ça a eu une influence ? Dans notre rapprochement ?

J : Non… non.

A : Ca m’intéresse.

J : Juste, c’est comme ça. Je pense pas que ça ait une influence. C’est juste évident et inhabituel.

A : Elle s’appelle Christinine ?

J : Christine.

*Elle chuchote Christine.*

A : *Christ*-ine.

J : Parce qu’elle est née le 24 décembre.

M : Et donc après ça, après la discussion qu’on a eue c’était plus facile de parler de sexe, et c’est devenu un vrai sujet. Par exemple, quand tu voulais me montrer le truc blanc que t’as dans la gorge, tu m’as dit : *tu m’embrasserais si je te le montrais ?*

A : Non.

M : Tu as dit ça. Il y a quelques heures.

A : Oui mais c’était pas : oh est-ce que tu veux bien m’embrasser ? C’était pour éradiquer le désir sexuel.

M : Oui donc tu as dit : tu m’embrasserais si je te le montrais ?

A : Hmm peut-être que j’ai dit : tu ne m’embrasseras pas si je te le montre.

M : Peut-être…

*J’en doute.*

A : Mais je l’ai dit parce que c’était un bon moyen pour éradiquer le truc sexuel.

M : Mon désir est mort.

A : Pour de vrai ?

M : Ouais.

A : Vraiment ?

J : Tous tes désirs ?

M : Non, voyons, pour Ana.

A : Pourquoi ?

M : Je sais pas, bonne question.

J : Tu es sûr quand tu dis ça ?

A : Ou es-tu orgueilleux ?

M : Je suis à peu près sûr. Ca a changé.

*Absolument pas.*

A : Hum. C’est très intéressant.

M : Et puis, t’as vachement vomi.

A : C’est horrible…

M : C’est plus facile.

A : C’est plus facile de ne pas m’aimer ? Tu me voulais seulement quand j’allais bien.

J : Martin aime les choses propres et bien faites, l’espace et l’herbe. T’aimes ça propre.

M : Pas de doute !

J : Bon, donc, après ça on est retournés ici. C’est allé plutôt vite, on a juste eu le temps de chatouiller Luke pour se venger.

M : Et puis Ana et toi vous étiez ensemble à l’avant du taxi.

J : Tu fais un grand saut dans l’histoire, là ! Oscar et moi étions en train de parler.

A : T’as jamais approfondi cette partie.

J : On a surtout parlé du film. Je sais pas si c’était à ce moment ou à un autre mais il m’a parlé d’Ana Banana. On a parlé aussi de ce qu’il se passait entre nous trois. Il m’a dit qu’il l’avait capté, il l’avait vu. J’ai parlé de toi, Martin, de ma jalousie. Il m’a dit un truc très intéressant, c’est difficile à expliquer. Selon lui c’était peut-être une bonne chose que Martin soit arrivé et que tu deviennes amie avec lui. C’est ce qui est arrivé. Parce que, d’abord, la relation entre Martin et moi est pas tout à fait basée sur la concurrence mais je pense que l’on a une sorte de…

M : Rivalité ?

J : Il y a de la concurrence entre nous. On fonctionne comme ça.

M : Je vois pas du tout ça comme une compétition.

J : Non, je vois pas ça comme une compétition non plus. Mais il y a quelque chose… on se dispute beaucoup. On a des conflits.

M : AH…

*Je ris un peu, nerveusement, mais aussi excité par la nouveauté de l’idée.*

M : Je sais pas. Pour moi c’est plus un duo. Je pense qu’on emprunte des chemins différents mais que ceux-ci sont, d’une manière ou d’une autre, coordonnés. On résonne, on a la même fréquence.

J : Oui.

M : Mon roman est sorti quand tu.. enfin, sorti, non. Je l’ai fini en même temps que toi ton court-métrage. Et puis, il y a une certaine dynamique entre nous.

J : Oui, le fait que nos travaux soient si proches, que l’on finisse les choses au même moment. Il y a une sorte de fraternité entre nous. Un peu comme des frères. Et dans chaque relation fraternelle il y a des conflits. Ce n’est pas toujours intense mais parfois je sens qu’on est *sur le point* d’entrer en compétition, on n’y rentre jamais mais…

M : Oh merde mec, putain. Vraiment ?

J : Il y a un truc comme ça.

M : Ok. Je vois surtout que tu m’inspires et que tu m’aspires vers…

J : En général c’est pas de la compétition !

M : J’ai jamais pensé que… C’est ton point de vue, tu le vois comme ça. Je comprends que ce soit le cas. Parfois, c’est vrai, l’idée d’une compétition existe. Mais je me dis que ce n’est pas une pensée positive. Je n’aime pas la guerre.

J : Non, mais moi non plus ! le truc c’est que… Pourquoi tu te marres ? Je parle beaucoup de guerre…

M : C’est parce que tu te défends comme si cette discussion était un conflit. C’est méta.

J : Le truc c’est que…

M : Je pense que t’es en compétition avec pas mal de choses.

J : En particulier avec moi-même. Le truc c’est que.. Où j’en étais ? Ah Oscar m’a dit que, bien sûr, tu n’avais rien prévu de tout ça, Ana. Tu n’as rien fait de *consciemment* mauvais. Martin a bien fait de venir, parce que comme je te dirigeais dans le film, Ana, tu avais besoin de pouvoir t’en échapper. Il m’a dit un truc comme ça.

M : Je suis pas sûr.

J : Je pense pas non plus. Ce n’était pas pensé ou conscient, mais il t’a vu, Martin, comme une fenêtre inconsciente hors de l’œil d’Oscar et de l’équipe.

M : Parce que j’étais un étranger sur le tournage, pas vraiment intéressé par ça. Enfin, je l’étais…

A : Je ne pense pas.

M : Il n’y avait rien entre Ana et moi à ce moment-là.

A : Rien ne s’est passé avant la fin du tournage, non ?

M : Je crois pas, ouais. Parce qu’après on a eu beaucoup de temps avec Marcus. C’était un truc à trois. On a eu du bon temps, on a beaucoup parlé ensemble. Mais tu me demandais souvent à propos du jeu de l’honnêteté. Je crois que c’était pendant le tournage.

A : Je sais pas. Non, je t’en ai parlé après que tu as fait le jeu du cube et qu’on se rende compte que je n’avais pas d’égo, que je donne d’abord les choses aux autres.

………………………………………………………………………………….

J : Alors… Oscar avait une vision très distante et sage de tous ces évènements. Et après, on est allés au restaurant et puis…

M : Après on a pris le taxi.

J : Et là ça devient sérieux. Parce que le taxi conduisait comme un taré.

A : Non, en fait le mec a dit : vous deux, vous êtes fins : montez devant ensemble.

M : J’ai pas trop aimé cette remarque… les gens fins.

J : A cause de ton gros cul ?

M : Oh mec… C’est un fardeau tu sais, un vrai fardeau. Donc vous deux êtes allés à l’avant. Assis ensemble. Comment c’était ?

*On rit beaucoup, c’est peut-être la fatigue.*

M : J’ai juste remarqué que ça se passait. Je me suis dit : oh, il se passe quelque chose entre eux. Et Luke était à l’arrière à côté de moi, il était comme un fou ! A chaque dos d’âne, il était là : AAAAAH.

A : J’ai pas trop compris ce qu’il se passait derrière. Mais c’était sympa, un peu rebondissant cela dit.

J : C’était un truc de sauvage, j’ai cru qu’on allait tous crever. Et à un moment j’étais seul dans la voiture, parce que tu dormais sur mon épaule.

A : Oui.

J : Et j’avais l’impression que tout le monde à l’arrière dormait. Et à un moment j’ai senti que j’étais tout seul, chargé de surveiller et de crier : VOITURE s’il y en avait une qui arrivait en face. J’étais sûr que ça allait arriver, parce que le mec à chaque virage allait du mauvais côté de la route.

A : Il faisait ce truc où il éteignait ses feux et les rallumait juste après.

J : Ouais il conduisait comme dans un rallye.

M : C’était génial.

*Jim imite un conducteur de rallye.*

J : C’était très précis.

A : On aurait été les premiers à se faire baiser, à l’avant, sans ceinture.

J : J’arrivais pas à oublier qu’on n’avait pas la ceinture attachée et on était deux à l’avant. En cas d’accident on aurait trouvé une purée mixant Jim avec Ana.

M : Si romantique.

J : A un moment j’ai bien pensé qu’au moins je mourrais dans les bras d’une personne que j’aime bien.

A : *Thank’s for dying anyway*. Je te faisais vraiment confiance pour surveiller.

J : Je me suis pas assoupi un seul instant. J’étais tendu sur le siège…

M : … agrippé.

J : C’était très puissant parce que…

M : Charon !

J : Charon, ouais.

M : Le nocher des enfers.

J : J’ai toujours imaginé que si une voiture m’emmenait en enfer, ce serait exactement comme ça, sur une route très sinueuse. Il manquait juste du hard-métal. On aurait dû écouter ça. Mais il – *le chauffeur* – mettait encore et toujours cette musique cheap avec des saxos et de la batterie.

M : Tu veux mettre de la musique, Ana ? Comme tu es sur ton smartphone. Ce serait une belle idée.

J : Tu peux mettre de la musique Ana. Ah, ça enregistre pas ?

M : Si, ça enregistre.

J : Et, euh, la longue était route, euh, la route était la longue.

M : C’était une longue route et le conducteur était fou, il conduisait comme s’il était possédé, comme si on n’était pas là et qu’il était juste en train de s’amuser, en pilote automatique. Alors après on est arrivé ici et les choses deviennent bizarres. Parce que… oh je vous ai attendu super longtemps, j’avais envie de pisser et tu es allé acheter des bières.

J : Je savais pas que tu avais envie de pisser.

M : Moi non plus. J’étais impatient. J’ai compris plus tard que c’était à cause de ça. On arrive là. Tu remarques le truc dans ta gorge, Ana, le truc blanc. Tu le montres à Jim.

J : On l’observe. C’était glauque.

M : Je l’ai pas vu. A cause de l’histoire du baiser. J’avais pas envie d’être dégoûté.

A : On était tous les deux… j’ai dit : est-ce que tu veux le voir ? T’as dit oui, je te l’ai montré. Toi, t’as dit non. Et après plus tard dans la chambre tu es venu. Pourquoi tu es venu ? Pour me dire quelque chose, et je me suis dit : oh ce serait un bon moyen de rompre le truc sexuel.

M : Ouais et puis j’avais pas du tout envie de le voir. Donc les choses continuent.

J : Les autres dormaient déjà parce qu’on est allés acheter de l’alcool.

M : J’ai mis 800 putain de pesos dans du mezcal pour me marrer avec mes potes que je vois pour la dernière nuit peut-être de ma vie.

A : J’étais mal dans le bar.

J : Tu étais déjà malade.

A : Ouais, donc on est rentrés, j’étais fatiguée.

M : T’es partie vomir.

J : On arrive *ici*.

M : Et quand tu étais mal j’étais très triste. Et je le suis encore.

J : Oui, parce que, Martin ! C’est intéressant ce que t’es en train de dire. Tu as cassé un verre. J’étais assis là en train de regarder le montage du film et Martin me dit, ramassant les morceaux de verre : quelque chose de mauvais est en train de se passer, j’ai le sentiment que quelque chose de mauvais est arrivé. Et j’ai réagi : de quoi tu parles ? qu’est-ce qui est mauvais ? je comprends pas ce que tu veux dire. Quelque chose de mauvais est arrivé…

*Quand j’y pense, Marcus avait senti quelque chose d’incompréhensiblement mauvais la première fois où j’ai partagé un lit avec Ana. Nous étions tous les trois, elle avait commencé à me montrer des coquillages ramassés sur les plages de Cuba, nos visages étaient proches, Marcus restait exclu, dans le salon. Elle m’avait invité à rester dans la chambre et, tel que je m’en souviens, avait fait en sorte que Marcus parte rejoindre les autres en ville. Ça m’avait semblé naturel.*

M : Oui, j’ai dit que le mouvement était mauvais. J’étais assez triste, j’avais envie de passer du temps avec vous. Je ne vous reverrai probablement pas. Et tu envoyais ton film à quelqu’un.

J : C’était après.

M : Non, c’était avant le coup du verre. Donc j’étais là, j’avais rien à faire, attendant que Jim finisse son truc et j’avais envie de passer du temps avec lui. Et puis vous étiez tous en train de dormir alors que je voulais qu’on fasse la fête. Alors je me disais, hum, *j’aime pas ça*.

M : J’essaie de verser de l’eau dans mon verre, le verre tombe. Je pars chercher un balai, mais il n’y a pas le moindre balai ici.

A : Il n’y a rien ici.

M : Y a rien dans cette putain de baraque, c’est un trou à rats. Donc j’ai dû ramasser les bouts de verre à la main, un par un et ça m’a pris un temps fou, c’était si long.

A : Avant que t’aies fini je me suis réveillée pour aller vomir.

M : C’est pour ça que j’ai senti que quelque chose allait mal, qu’il y avait un mauvais mouvement, que peut-être on a merdé.

J : On a déconné avec Jésus.

M : On a merdé. Je me sentais mal et t’es allée vomir,

J : Tout était silencieux et puis on t’a entendue.

A : C’était assez bruyant.

M : On se disait : ok, c’est l’enfer.

J : On *est* en enfer.

M : Et Jim était assez inquiet. Tu t’es senti mal quand Ana vomissait.

J : J’ai dit à Martin : *je n’aime pas l’entendre comme ça*, et il m’a dit : *oh, tu l’aimes vraimen*t. Après tu as ajouté quelque chose qui était assez intéressant, mais je m’en souviens pas.

A : Attends, qui a dit quoi ?

M : J’ai dit ça à Jim parce qu’il se souciait vraiment de ton état alors que je me disais plutôt : bon, je peux rien y faire.

A : T’es dégueulasse !

M : Je me disais : est-ce que je pourrais lui apporter un verre d’eau avec du sucre ? mais t’étais pas dans l’état de boire quoi que ce soit, à ce moment. Il y avait rien à y faire.

J : Il y avait rien à faire.

M : Oui, mais toi tu t’es senti mal quand même ! C’est l’amour. Je t’ai dit : *tu dois donc l’aimer* et tu m’as répondu que ce serait pareil si c’était moi.

J : Oui.

M : C’était sympa, mec.

*Silence.*

M : Et tu es arrivée ici, avec cet air affreux. T’avais pas l’air bien du tout. On s’est dit que t’avais besoin de médocs. Jim est parti en chercher, j’en avais aussi. Tu les as pris. Et puis t’as tout vomi. A un moment, on s’est dit avec Jim qu’on traversait vraiment l’enfer. On avait vu différents dieux. On avait vécu la vie, la belle vie : le tournage, Mexico City et ici. La mort, aussi : on a vu un cadavre, un homme mort sur la route, un accident de voiture. Et puis l’amour, avec cette intrigue.

A : Des amis. Il y surtout des amis. L’amour est seulement une conséquence. Ca n’a pas commencé par quelqu’un.

M : L’intrigue est une expression de l’amour.

A : Vraiment ?

J : L’intrigue c’est juste les faits, ça persiste, je sais pas comment dire ça.

M : L’intrigue c’est que, quand tu vois pas Ana tu continues de penser à elle. Et quand tu la vois tu te dis : hmm, il y a quelque chose que je dois faire à propos d’elle. Non ?

J : Je comprends pas. Explique.

M : Une émotion durable, un sentiment ou une pensée qui traverse le temps à propos d’Ana.

A : L’intrigue est plutôt entre vous deux qu’avec moi.

J : Oui, c’est que j’allais dire. L’intrigue vient de notre point de vue, pas du sien.

M : Ouais, absolument.

A : J’ai eu une intrigue quand tu m’as dit que je pompais votre tendresse. Enfin c’était pas une intrigue mais plus une grosse surprise.

M : C’était dur à entendre.

J : C’était dur mais c’était bien. Nan, c’est bien que vous ayez parlé. T’as bien fait. J’ai pensé faire la même chose mais tu l’as fait et t’as bien fait.

A : J’ai même pas eu l’impression que… juste que tu en avais besoin. Parce que t’as attendu la première fraction de seconde ensemble pour me dire : « Hey, donc, je me sens chelou depuis le moment où Marcus est parti. Toi aussi, non ? » « oui, non, je crois pas » « Non ? Parce que Jim et moi – *c’était quasiment le premier truc* – Jim et moi sentons que tu nous pompes notre tendresse. »

J : Quelle punchline !

M : C’est direct.

A : Et après tu continues. Et je dis… je deviens un peu agressive, je dis des trucs comme…

M : Ouais t’étais agressive : « vous, les mecs, vous pouvez pas avoir de contact sans *baiser* !»

A : Oui, le contact déclenche la baise mais c’est pas seulement vous j’imagine, c’est parce qu’on manque tellement de proximité que dès que vous avez un contact que vous appréciez vous pensez immédiatement au… Et ce n’est pas exclusif. Ca ne veut pas dire qu’on va pas baiser, ça ne signifie juste que c’est pas obligatoire.[[4]](#footnote-4)

M : J’avais l’impression de devoir te dire ça pour que les choses évoluent, sinon les choses auraient fait des cercles et des cercles en nous. Aussi, j’ai pensé que tu devais comprendre la situation. Et c’était plus intriguant de te le dire, et dieu que j’aime les intrigues et les fictions. J’aime que ma vraie vie soit intrigante.

*J’ai vraiment dit ça ?*

J : J’ai l’impression que toute cette discussion a en quelque sorte démystifié tout ce que je pensais de Dionysos, le diable, Cerbère, le styx et Charon. A la fin, on parle surtout de nous trois…

*On acquiesce.*

J : … ce qui était la partie la plus excitante de cette histoire. Donc la mythologie ne compte pas tant que ça, au bout du compte, quand il y a d’abord des relations à gérer.

M : Oui ! oui. Les affaires d’amour font les histoires les plus intéressantes. Elles bougent toujours. Et puis là nous sommes les personnages principaux.

J : Quand il y a quelque chose capable de t’émouvoir, t’es entraîné dedans. Je me souviens t’avoir dit quelque chose sur la tendresse avant ça. On dormait sur le canapé, on parlait de… tu m’as demandé :

A : Qu’est-ce qui te fait sentir vivant ?

J : Et je t’ai répondu qu’il y avait deux choses : le sexe et les films. Et puis je t’ai dit : « mais là je me sens vivant parce que je sens quelque chose de fort ».

A : Je crois pas que tu aies dit *parce que*.

J : Peut-être pas « parce que », mais j’ai dit : on fait pas l’amour et pourtant… c’est déjà quelque chose.

A : Tu as dit que tu pouvais sentir ma respiration.

J : Ah, j’avais oublié ça !

*Je repense en un instant à ce moment où Ana disait pouvoir entendre mon cœur battre, et je lui avais répondu bêtement :*

M : J’entends ton cerveau !

J : Ouais, si tu entends le cerveau de quelqu’un c’est sûrement pas bon signe.

M : C’est marrant.

*Je me sers un verre. Jim et Ana sont silencieux. Il tapote sur la table. Elle rigole intimement. J’imagine qu’à cet instant ils ont un regard complice.*

A : On devrait pas aller dormir ?

M : Seulement à la fin de cette histoire.

………………………………………………………………………………….

M : Que va-t-il arriver aux personnages ?

J : Tu veux qu’on écrive le futur, maintenant ? On est déjà dans le présent.

………………………………………………………………………………….

J : On est arrivés au point où l’histoire continue à se dérouler *en direct*.

………………………………………………………………………………….

M : Est-ce que vous allez être ensemble longtemps ? je ne vais plus vous voir à partir de maintenant.

J : Non.

A : Non.

M : Ah tu repars directement. C’est la fin !

A : Je sais pas.

M : Pour un certain temps en tout cas.

J : Tu pars après-demain ou ?

A : Non le jour suivant, jeudi, à minuit.

J : Faisons une fête avec Ana Banana.

………………………………………………………………………………….

M : Mon ange arrive.

J : Ca va aller.

M : Je vais être avec un ange, je ne suis pas inquiet.

J : Ouais c’est l’ange de…

M : Elle va me conduire hors de l’enfer.

J : Ouais.

M : Parce qu’on va retourner à la plage avec les foutus chiens du diable !

J : Oh, on a oublié de parler d’un évènement. Quand on est allés de l’autre côté de la plage après avoir…

A : Les chiens.

J : … les chiens étaient encore là. Ce n’est pas un détail. On les as vus tellement de fois, on a vu Cerbère se baladant partout où on allait.

M : Yes, ces trois membres dissociés…

………………………………………………………………………………….

A : Donc, tu seras à la maison du mec demain ou tu restes ici ?

M : Il faut que je l’appelle demain matin, Juan Carlos.

J : Tu dis ça tous les jours !

M : J’avais pas de téléphone pendant deux jours, c’était impossible. Pas de tel.

J : En effet.

M : Maintenant il faut que je le fasse, j’ai nulle part où dormir.

J : Tu vas te démerder, et Lucille a plus d’un tour dans son sac.

M : Hmm. Je vais devoir écrire ça. Et peut-être que j’écrirais à propos d’écrire ça et ça deviendra une histoire véritablement complexe.

………………………………………………………………………………….

A : On devrait dormir tous ensemble maintenant qu’on est allés aussi loin. Genre dormir-dormir.

M : Ouais, pourquoi pas.

J : Par dormir tu veux dire… baiser ?

A : Oh, vous deux pouvez baiser si vous voulez et je peux participer, brièvement.

J : Ce serait comme un inceste. Trop étrange, je peux pas.

M : Non, moi non plus.

A : Ouais…

M : Et ainsi soit de l’enregistrement.

*Nous n’avons pas dormi tous les trois. Ana avait vraiment sale mine. Je lui ai dit : tu es virale, je ne veux pas dormir avec toi. Je suis allé me coucher. Jim et elle ont partagé le même lit.*

Dixième fragment

*Lendemain. Départ retardé, villa, coraux, un pécheur, des dauphins, queues de baleines imaginaires, piña colada, une colonie du 20 novembre, aéroport, la croix.*

*La maison est en face de la bahia San Agustin*, nous communique Juan Carlos, *je contacte la voisine pour qu’elle vous file les clés*.

En attendant d’avoir l’adresse un peu plus exacte de cette hypothétique maison, nous nous installons à l’étage d’un restaurant donnant sur la plage. Devant nous, une longue crique à la mer calme et dont les coraux bloquent les courants. Ana, installée dans son hamac, me snobe ostensiblement. Elle parle bas avec Jim. Lucille arrive à temps pour le coucher de soleil. Complètement jouasse de voir la mer, elle se fait enrouler de force dans les vagues, Oscar la récupère dévêtue entre deux ondes féroces.

Avec une adresse plus précise nous nous rendons vers notre squat du soir. Le taxi nous emmène dans une sorte de village paumé. La plupart des routes sont en terre. On nous laisse devant un manège et une entrée de fête foraine.

Deux femmes nous accompagnent jusqu’à un mur blanc entourant une porte de métal. Elles l’ouvrent et dévoilent une villa blanche, immense. Il y a un jardin, des hamacs, deux bars, un salon ridiculement confortable. Il y a bien plus de lits, de pièces et de terrasses qu’il n’en faut. Sans plus de mots, elles nous en laissent les clés. Dire que j’ai parlé à ce Juan Carlos seulement cinq minutes à une soirée. Je confesse ne pas me souvenir de son visage.

Bordant la villa, un petit jardin nippo-mexicain entoure un grand bananier. Nous nous y posons avec Jim, Oscar et Lucille. Solennellement, nous lui racontons le troisième jour de tournage, l’enchaînement « magique » de l’électricité, du feu, de la mort et de la fête. Ils racontent à trois cette histoire.

« C’est marrant, poursuit Oscar, les choses semblaient se passer dans un ordre cohérent, comme si elles nous étaient consacrées. C’est con, parfois j’hésite à croire que seul le hasard nous ait menés là. Si c’était la première fois que des choses magiques m’arrivaient, je n’y penserais probablement pas, mais là il se trouve que j’ai déjà vécu un précédent.

C’était il y a cinq ans. Je voyageais en Asie. Depuis longtemps, quand je traverse une frontière entre deux pays, je laisse un livre avant d’en récupérer un nouveau. Cette fois, après avoir quitté le Népal, je trouvais dans une librairie d’occasion un guide sur trois pays, dont la Thaïlande.

Quelques jours plus tard, à Bangkok, je pars à la recherche d’un café où me poser et lire. Je marche des plombes dans les rues, sans regarder où je vais, je croise plein de cafés mais aucun ne me satisfait. Au final, l’un d’eux m’attire particulièrement, sans raison. A l’intérieur, assis à une table, j’ouvre pour la première fois le livre, le guide que j’ai acheté. Je le feuillète. Aucune note, aucune indication, rien ne montre qu’il ait appartenu à quelqu’un. Dans ce livre, il y avait, entre autres choses, une carte de la Thaïlande, et une autre du Vietnam.

Je regarde plus attentivement la carte de la ville. Là, je remarque, tracée à la main sur un pâté de maison, une petite croix. Je vérifie plusieurs fois. Croyez-le ou non, la croix indiquait exactement le café où je me trouve à ce moment. »

………………………………………………………………………………..

Cette nuit-là, je demande à Jim s’il compte dormir avec Ana, il me répond que non, non pas ce soir. Je la rejoins dans sa chambre.

C’est une nuit douce. Elle se termine soudain avec les chants mariachis que Luke fait sonner en nous exhortant à nous lever. Il *veut* voir ses tortues de mer.

Un pécheur nous emmène en barque flotter près des dauphins, on part nager dans l’eau corallienne de petites plages isolées. Il y a des dos de tortues. Certains croient voir au loin des queues de baleine.

Le soleil fait danser au fond de l’eau des motifs psychédéliques.

Il y a des poissons des plus étranges. Le récif de corail apparaît si riche et varié qu’au lieu de me disperser je m’attarde dans un coin bien précis afin de comprendre comment ce petit monde s’organise. C’est une ouverture peu profonde dans un plateau, les surfaces fractales du corail font falaise et au milieu laissent un gouffre à la façon d’un cénote découvert.

Il y a là un poisson assez gros, de la taille d’un mollet d’humain adulte. Survolant un banc de sable dans le large creux de corail, il chasse de son bec les intrus s’approchant de trop près. Lorsqu’il ne se défend pas, il semble brouter l’herbe marine poussant sur le sable, puis part brusquement dans un tunnel de corail et revient la bouche vide pour survoler, à nouveau, son petit champ d’herbe marine, son sous-marin pâturage.

Dans la même zone, mais presque au niveau de la surface cette fois, deux couples de poissons zébrés se promènent. Et, très souvent, une multitude de poissons minuscules et multicolores picorent le corail et vont se cacher, lorsqu’ils ont peur, dans ses entrailles.

Je surprends des poissons globes qui me fuient, ces dégonflés, et puis des poissons bioluminescents dont les fluorescences me laissent pantois, des poissons longs et fins, des courts et glissants, des rayés, des unis, des à queue jaune, des à ailerons, des franchement moches et des à la beauté timide. Tout un cosmopolisme de poissons.

Avec ses circulations, ses habitations, ses champs, ses couples, ses sentinelles… j’ai l’impression en nageant au-dessus du récif de corail de survoler une ville d’un autre genre, une ville où les champs enveloppent les immeubles, où les infrastructures sont végétale le jour, animale le soir, une ville multicolore, hétéroclite, une ville qui laisse vivre les différences.

………………………………………………………………………………….

Je passe quelques derniers moments avec Ana, à deux dans un hamac… elle s’endort, le barbotement de quelques mômes se fait entendre sur la rive… j’ai l’impression que maintenant ça n’affecte plus Jim…

Et puis, un avion emmène Oscar, Jim, Luke et Ana loin d’ici. Je les laisse avant les corridors du contrôle de sécurité, aux portes d’un espace-temps sans retour.

Cette fois l’impression d’être arrivé à la véritable fin, que rien de plus ne peut être accompli collectivement.

*COMPLEMENTS*

Premier complément

*Martin est retourné quelques jours plus tard sur la plage où les chiens du diable les ont harcelés. L’ange Lucille était partie se coucher. Des voix riaient derrière lui, le son des sauterelles résonnait entre les feuilles. Il s’approche de la mer, elle lui lèche les pieds :*

La mer semble me dire quelque chose.

Elle prononce sur la rive des vagues, des mots sévères, drôles ou subtiles qui la rendent tantôt inaudible tantôt en sourdine.

Quand j'approche d'elle, l'ondulation de sa voix devient irrésistible. Je franchis l'interface de terre ferme entre le calme sec du sable et la fraîcheur frémissante de l'eau. J'oublie la lune qui soulève et illumine sa peau.

Le premier contact vient comme une surprise, un effleurement mince et timide, mais l'eau monte, elle enserre mon corps, ses mouvements tendres aboutissant d'une plage profonde, à chacun de ses touchers je sens encore l'écume laiteuse qui s'en va.

Je pourrais rester là des heures, enfin, juste ce qu'il faut pour préserver notre étreinte. Mais j'ai la sensation incontrôlable que l'eau fine où mon corps ne perd pas sol est une annonce.

Je veux perdre sol, m'enfuir en elle. Je ne vois pas l'horizon, je ne vois pas derrière le dos des vagues. Je veux plonger, je veux me baigner chez elle, je veux être en apnée et ne plus penser, je veux respirer, sentir ses mouvements m'absorber, je veux m'engouffrer dans les vagues, jouer avec elles, nager entre leurs affleurements. Je veux qu'elle soit belle avec moi, je veux sentir sa grâce et son inconnu m'envelopper. Je veux jouer. Je veux tout ça. Je ne me rends pas compte. L'ampleur de la lune a rendu ses ondes infranchissables. Je suis absorbé par le courant. Elle me retourne tendrement d'une vague à l'autre.

Renversé contre la terre, emporté dans ce qu'elle fait de moi, j'attends. J'attends que la Lune décroisse dans le ciel, que les étoiles s'étendent en paillettes, que j'arrive à voir entre les vagues une ligne lointaine.

La mer me parle encore.

Deuxième complément

*A la plage des couchers de soleil. Au bout des vagues, une femme danse et rythme les flots.*

Le volcan

Bleu à ses pieds

Sablonneuses salives contre ses jambes

Écumantes

Éructe sa musique

La lave coule sous l'eau rougie

Surgit appelée

Et danse contre ses jambes

Dans la cadence du jour qui tombe.

Désir noir du ciel.

*Lucille*

Troisième complément

*L’apocalypse selon Jim.*

*Seul à la capitale, au DF, les poumons infectés par la pollution, préoccupé par la post-production de son film.*

C’était une expérience personnelle collective mec, une thérapie de trouple.

Le plus marrant, c’est que ça a rien changé à l’attitude d’Ana. Apres ça continuait pareil et elle continuait à s’en foutre. Ca a rien réglé. C’était exactement pareil. Ces sentiments ne disparaissent pas du jour au lendemain.

Quand on parlait, j’ai pas tout dit sur la théorie d’Oscar, pour lui elle était parfaitement consciente de ce qu’il se passait. Le petit jeu qu’elle joue, elle est très au courant.

A un moment elle s’est rapprochée d’Oscar. Elle essayait de le faire rentrer dedans « non mais moi tu m’auras pas avec ton petit jeu ». Elle fait ça de manière inconsciente, mais après elle en joue, elle se rend compte qu’elle sème la discorde.

Tout ce qu’elle a pu dire à toi et à moi n’est pas source de preuve.

Là, par message, elle me dit « câlin-mental ». Non, mais ça veut dire quoi ? Juste avant elle me parlait d’un truc sans aucun rapport. Tu vois ce que je veux dire ? Elle se joue de moi, mec, et de toi aussi. C’est mort, le masque est tombé.

*T’as pas tort Jim, peut-être que je devrais lui envoyer un message et la confronter avec ça. Ca rendra la fiction moins mièvre.*

|  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- | --- |
| Quatrième complément  *Conversation entre Ana et Martin. Le mélange des langues et les moments évoqués ont été considérés intraduisibles.*   |  |  | | --- | --- | |  | Todavia Mazunte, las puertas del paraiso  Do you feel any better? Are you already in D.C.? Do you see dolphins? | | Yo estoy mejor. In DC. No dolphins  Pienso en ti con cariño, cariño. |  | |  |  | |  | I swam for the last time above coloured coral reefs on crepuscular streams. The plane awaits me, so the city does | |  | I wonder what's your story now, sweet seagull | | As I wonder of yours.. |  |  |  |  | | --- | --- | |  | *Ici, le neuvième fragment, sa traduction en espagnol* | | Martin cariño, ... |  | |  | So little distance on the 🌎 | |  |  |  |  |  | | --- | --- | | *Showing pictures and videos of her with kids.* | Oohh tiny humans  You're playing hard the mother act ) | | Hahah  Un poco |  |   ………………………………………………………………………….   |  |  | | --- | --- | |  | First tape transcripted. Gosh it's rich.  I'm thinking about something | | Tell me! |  | |  | You should write  That’s what I thought. You should write about it. If you haven’t yet. | |  |  | | I shall |  | |  | ☺  Pero  Lo bien padre será después de la grande conversación en el shithole |  |  |  | | --- | --- | | shitholi? |  | |  | Well vulgar, but you know the place, the Airbnb empty and white 🙃 | | Oh! Yes. Indeed I do. haha' |  |   ………………………………………………………………………….   |  | | --- | |  | |  | Ok ! It's complete.  So many interesting things.  *Sending the recordings* | | I miss you guys.  I am feeling a little blocked to write still. :( I think I will only listen to the audios when I return to Brazil. I don't know. Here in California I certainly won't be able to. I like taking time and concentration to do it.. |  | | Wow! We talked for a very long time that night! I was so so dying. haha  But it was lovely. One of the best nights. |  | |  | I loved it too. The tape "trois" is the best, to me. It's when the temporality of the story catches up with the temporality of the tellers  So very strange, even listening to it. When we talk about the past, on the other hand, it gets confusing about times and places. I got lost. | | Hm. I'll try to find myself in the places and let you know what I can remember. |  | |  | Alrighty. | |  |  | |  | Well, the transcription of the records was exhausting. They will become a chapter I suppose. The rest is dreamy and also narrative. At some points I include the poems I wrote for specific moments (the third day of shooting, the 😈 dogs, the sea and you..)  I believe it would be interesting to have other perspectives.  Say: what Oscar wrote about the shooting, what you wrote to me in Portuguese  That's why I asked you to write about it. But I could also write about you not writing, or just pasting this present conversation | |  |  |  |  | | --- | --- | | It is so interesting that you ask me that. It makes me smile. Just a week ago I asked a past lover to do something similar. We shared moments writing our memories/dreams/poems/thoughts on a google docs sheet simultaneously from different parts of the world.. |  | | It was interesting to write together.  Would you like to do that at some point? |  | |  |  | |  |  |  |  |  | | --- | --- | |  | You mean | | I am so curious to see what you have been writing. |  | | Yes? |  | |  | It could be interesting. It'd have to be in a shared language | | Yes. But I guess we can use all languages and feel it while we are at it. :) | But am I also a past lover? | | haha. hmmmm. I ask myself: are you? I couldn’t say actually. |  | | On one hand I still feel you quite present  Do you think you are a past lover? |  | |  | Hmm. Is it future or is it past? I am all very confused with putting it into fiction.  Something is alive, I think |  |  |  | | --- | --- | | Maybe that is the beauty.  Dear one.  I shall now rest  I enjoyed feeling you again. A hug with tenderness. But no tenderness sucking. |  | |  |  | |  | Keep on dreaming, my dear  While you sleep, I mean  I would have liked to meet you in California, you know. To step aside of the virtual for once | |  |  | |  |  | | Hihi  :) Later you can tell me more about how you feel and why you did not come.. :)  Dream away. :P Un abrazo, querido! |  |   …………………………………………………………………………   |  |  | | --- | --- | |  |  | |  | Shit. I get it now.  Three moments  deepened a bound  between us.  The taxi 🚕  The ruins ⛩  Your shells 🐚  As a matter of fact showing your 🐚 was on a bed  And the taxi wasn't really something to me. But I think it was to you, given the recordings. Wasn't it?  I also recall the intense sunset 🌅  I really hope I will never forget this one. I adored it.  The rest is getting a bit blurry  Maybe what I enjoyed with you most is that what you say or do is unpredictable to me. You are a good repellent for boredom  Oh and your way to be mental is also lovely. It goes flowing and flowing and eroding and carrying without being fixed anywhere.  I say all that to you. The "I" here is the I trying to recall what I liked about you by then. The "you" is, well, the Ana who'll get to read these messages.  I have no way to know what's left of Mexico's Ana in this "you" but I'm believing that they are quite the same anyway  I wonder how you are now, cariña.  I think.. somehow I hope that the shared part of you and I won't just stay here.  And that it will keep on moving somehow  Kisses | |  |  | |  |
|  |  |
|  |  |

*Revêts-toi des fleurs*

*Des fleurs couleur de l’ara des lacs,*

*Brillantes comme le soleil,*

*Des fleurs du corbeau,*

*Pare-toi, ici sur la terre,*

*Seulement ici.*

*Il en est ainsi*

*Pour un bref instant seulement,*

*Les fleurs, pour un instant,*

*Nous les avons apprêtées :*

*Déjà, on les porte vers la demeure du dieu,*

*Vers la demeure des Décharnés.*

– Nezahualcóyotl

Un livre *décohérences*

*Paroles*

Martin Huguet

Jim Chawki Sommen

Oscar Dupuy d’Angeac

Ana Teresa Corzanego Khatounian

Victor Hugo Sandoval Garcia

Lucille Fontaine

*Réalisation*

Martin Huguet

1. C’est un bon jour pour mourir ! [↑](#footnote-ref-1)
2. En spirale vers le centre, vers le centre du cœur

   Je suis le tissu, je suis le tisseur

   Je suis le rêve et le rêveur [↑](#footnote-ref-2)
3. Edinson Cavani, 27 janvier 2018  [↑](#footnote-ref-3)
4. *Digression sur le mot* fuck*, qualifié d’étrange par Ana.*

   *Elle mime un monstre qui surgit, Jim répond : ça veut dire :* Fornication Under Consent of King*, je dis que ce mot me déplaît, que je préfère nettement* making love *à* fucking. *Il s’avère que l’entièreté de cette conversation a été en anglais avant d’être traduite lors de la retranscription.* [↑](#footnote-ref-4)